
U d'/ of Ottawa
39003002438421

5-10-49 Osborne

Un franc le volume
NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY
1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

A. DE LAMARTINE

HÉLOÏSE ET ABÉLARD

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE



HÉLOÏSE

ET ABÉLARD

OUVRAGES

DE

A. DE LAMARTINE

Publiés dans la collection Michel Lévy

Antar.	1	vol.
Antoniella.	1	—
Balzac et ses œuvres.	1	—
Benvenuto Cellini.	1	—
Bossuet.	1	—
Christophe Colomb.	1	—
Cicéron.	1	—
Le Conseiller du peuple.	6	—
Cromwell.	1	—
Fénelon.	1	—
Les Foyers du peuple.	2	—
Geneviève, Histoire d'une servante.	1	—
Guillaume Tell.	1	—
Héloïse et Abélard.	1	—
Homère et Socrate.	1	—
Jacquard. — Gutenberg.	1	—
Jean-Jacques Rousseau.	1	—
Jeanne d'Arc.	1	—
Madame de Sévigné.	1	—
Nelson.	1	—
Régina.	1	—
Rustem.	1	—
Toussaint-Louverture.	1	—
Vie du Tasse.	1	—

F. AUREAU. — IMP. DE LAGNY.

HÉLOÏSE

ET

ABÉLARD

PAR

A. DE LAMARTINE

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY, FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1886



HÉLOÏSE ET ABÉLARD

I

On n'écrit pas cette histoire, on la chante.

L'amour est une des grandeurs de notre nature ; et quand ce sentiment est porté jusqu'à l'héroïsme de la femme qui est le dévouement, quand il est allumé par la beauté, excusé par la faiblesse, expié par le malheur, transformé par le repentir, sanctifié

par la religion, popularisé dans toute une époque par le génie, éternisé par la constance sur la terre et par les aspirations à l'immortalité dans le ciel, cet amour se confond presque avec la vertu, il fait de deux amants deux héros et deux saints, dont les aventures deviennent l'entretien et dont les 'armes deviennent les larmes d'un siècle.

Telle est l'histoire ou le poëme d'Héloïse et d'Abélard. Aucune histoire, aucun poëme n'ont touché plus profondément le cœur des hommes depuis huit siècles. Ce qui émeut si profondément et si longtemps les hommes fait partie de leur histoire; car l'humanité n'est pas seulement esprit, elle est sentiment. Ce qui l'attendrit l'améliore. L'admiration et la pitié amollissent son cœur, et le cœur, dans l'humanité comme dans l'homme, est l'organe le plus sûr et le plus fort de la vertu. Ces

deux histoires n'en font qu'une. Elles sont tellement entrelacées comme les deux âmes et les deux existences des deux époux, que la vie de l'un est le contre-coup perpétuel de la vie de l'autre, et que le même événement ou le même sentiment, répercuté dans un double écho, n'y produit qu'un seul et même intérêt. Racontons.

II

Pierre Abélard était fils d'un chevalier breton, nommé Bérenger; sa famille seigneuriale possédait, dans les environs de Nantes, le château et le village de Palais. Bérenger exerçait, comme tous les seigneurs du temps, le métier noble de la guerre. Son fils Abélard fut élevé par lui pour les armes. Mais la piété de sa race, attestée par l'habit religieux que prirent dans leur âge avancé Bérenger, sa femme et ses filles, associa à l'éducation militaire du jeune Abélard l'étude des lettres, de la philosophie et de la théologie. La grande

et unique profession intellectuelle et libérale de cette époque, l'Église, attirait à elle tous les jeunes hommes dans lesquels se signalaient de bonne heure la poésie, l'éloquence, l'amour de la gloire, les ambitions de l'esprit. Abélard était le plus heureusement doué des hommes de son siècle : il dédaigna le métier peu intellectuel de l'homme d'armes, il abandonna à ses frères son droit d'aînesse sur les domaines et sur les vassaux de sa maison. Il quitta la demeure paternelle; il alla, d'école en école et de maître en maître, recueillir, à l'exemple des disciples des philosophes de l'antiquité, ces trésors enfouis des littératures grecque et latine que la Gaule et l'Italie commençaient à exhumer des manuscrits, à remettre en lumière, et à adorer comme les mystères profanes de l'esprit humain. Son cœur passionné et son imagination impres-

sionnable ne se contentèrent pas de ces langues mortes : il écrivait, il parlait en grec et en latin, mais il chanta en français.

Les poésies dont il composait lui-même la musique, afin que la passion dont elles étaient animées se communiquât à l'âme par deux sens à la fois, devinrent le manuel des poëtes; elles se répandirent avec la rapidité d'un écho qui se multiplie par tous les cœurs; elles furent l'entretien des lettrés, les délices des femmes, la langue secrète des amants, l'interprète des sentiments inavoués, le chant populaire des villes, des châteaux, des chaumières; elles portèrent le nom du jeune musicien et du poëte familier dans toutes les provinces de la France. Il eut sa gloire confidentielle dans le secret de l'âme de tout ce qui aimait, rêvait, soupirait ou chantait au printemps de la vie. Une voix

mélodieuse, qui ajoutait la vie et la palpitation aux paroles et à la musique; une adolescence précoce en renommée; une beauté grecque du visage, une taille élevée et souple, une démarche noble, une modestie où la pudeur de l'âge rougissait de la maturité du talent, ajoutaient en lui l'attrait à la gloire. Il était le rêve des yeux, de l'oreille et du cœur des femmes qui l'avaient vu ou qui seulement avaient entendu prononcer son nom. C'est ainsi qu'Héloïse se le retrace elle-même longtemps après la ruine de ses illusions et de son amour.

Mais il chantait ainsi dans ses vers précoces des sentiments qu'il n'éprouvait pas encore. Ses poésies amoureuses étaient des jeux de son imagination, imités des poëtes antiques. Elles avaient l'accent du cœur, mais ce n'était pas du sien. Il vivait à l'ombre, dans l'étude,

dans la piété et dans des perspectives de gloire. Ses chants n'étaient pour lui qu'un délassement; la philosophie et l'éloquence le possédaient tout entier. Sa parole assouplie par la difficulté des vers, son élocution rendue plus harmonieuse par la musique, la fécondité riche et spontanée de sa pensée, la mémoire nourrie de fortes et universelles lectures, l'éclat, la propriété et la nouveauté des images dans lesquelles il sculptait ses idées pour les rendre palpables à ses auditeurs, faisaient de ce jeune homme, assis au pied des chaires célèbres de l'université de Paris, le maître des maîtres et l'orateur le plus écouté des écoles.

Or, les écoles de cette époque du monde, c'était le *forum* du genre humain, c'était ce que l'enseignement, la science, la religion, l'opinion, la presse, la tribune, furent depuis.

La parole à peine retrouvée régnait sur le monde; une seule autorité la dominait, c'était l'Église. Mais l'éloquence, la philosophie et la foi, toutes également renfermées dans le sanctuaire, ne s'exerçaient que sur les mêmes textes. On ne luttait, dans des disputes inintelligibles aujourd'hui, que pour faire triompher à l'envi la révélation par les arguments de la raison profane, et pour appeler Platon et les philosophes en témoignage du Christ et des apôtres. On sent à quelles subtilités de dialectique ces controverses devaient conduire l'esprit. Mais ces controverses sont quelquefois des exercices qui fortifient, pour d'autres vues de la Providence, la raison humaine, et qui donnent au monde de grands talents et de grandes renommées.

III

Le jeune homme suivit le courant de son siècle. Il monta à la tribune de son temps : c'étaient les chaires des écoles publiques, autour desquelles le peuple tout entier se pressait d'autant plus qu'il sortait d'une plus profonde ignorance et qu'il attendait on ne sait quelle lumière commençant à poindre. Abélard, d'abord humble et docile disciple, s'éleva peu à peu sur les applaudissements de ses auditeurs jusqu'au niveau des oracles de l'école, puis jusqu'à lutter d'arguties et d'éloquence contre eux. Enfin i les effaça

tous, fonda une école de philosophie à Melun, entraîna à sa suite la jeunesse fanatisée par son génie, consterna par sa popularité croissante ses rivaux qui professaient dans le vide à Paris, se consuma lui-même du feu qu'il allumait dans l'imagination publique, excita l'envie de tous les lettrés de l'Université et de l'Église, se retira deux ans dans la solitude de sa terre natale pour retremper ses forces, et reparut plus fort, plus célèbre et plus dominateur à Paris. Il assit son école, son camp, comme il l'appelle, sur la montagne alors presque solitaire où s'élève aujourd'hui le temple de Sainte-Geneviève.

Ce fut le mont Aventin d'un peuple de disciples quittant les écoles anciennes pour venir écouter la parole jeune et hardie d'Abélard. Chacun de ces disciples payait un prix modique au philosophe : c'était l'humble salaire

d'un peuple altéré de vérités. Ce salaire, multiplié par le nombre incalculable des auditeurs, élevait la fortune d'Abélard aussi hau que sa renommée. Il était dans la fleur de ses années, de sa gloire, de sa vertu même ; car jusque-là il n'avait eu de passion que pour la vérité et pour la foi. L'orgueil si naturel à celui que les hommes écoutent, et la volupté si séduisante en celui que les femmes admirent, l'exaltèrent et l'amollirent à la fois. Un double piége l'attendait au moment où il touchait à sa maturité, à son génie et à sa gloire.

Il avait alors trente-huit ans. Il régnait par l'éloquence sur l'esprit de la jeunesse, par la beauté sur le regard des femmes, par ses poésies amoureuses sur les cœurs; il régnait par ses mélodies musicales chantées dans toutes les bouches. Qu'on se figure en un

seul homme le premier orateur, le premier philosophe, le premier poëte, le premier musicien de son temps; Antinoüs, Cicéron, Pétrarque, Schubert, dans une même célébrité vivante et jeune, on aura une idée de la popularité d'Abélard à cette période de sa vie

IV

Or il y avait à Paris un chanoine riche et puissant de la cathédrale, nommé Fulbert, qui vivait dans le quartier savant de la cité. Fulbert avait chez lui une nièce (quelques-uns disent une fille), aimée par lui d'un amour paternel; cette nièce, âgée de dix-huit ans, plus jeune, par conséquent, de vingt ans qu'Abélard, était célèbre déjà dans Paris par sa beauté et par un génie précoce. Son oncle, le chanoine Fulbert, avait mis en elle toutes ces complaisances dangereuses des vieillards qui, en ornant de tous les dons de l'intelli-

gence et de l'art une nature d'élite, ne s'aperçoivent pas qu'ils préparent une victoire plus belle à la séduction, à l'amour, au malheur. Cette nièce se nommait Héloïse.

Les médaillons et la statue qui la retracent d'après les traditions contemporaines et les moules pris après la mort dans son sépulcre la représentent comme une jeune fille d'une taille élevée et d'une rare perfection de formes. Une tête d'un ovale légèrement déprimé par la contention de la pensée vers les tempes, un front élevé et plane, où l'intelligence se jouait sans obstacle, comme un rayon dont aucun angle n'arrête la lumière sur un marbre; des yeux largement encadrés dans leur arcade, et dont le globe devait réfléchir la couleur du ciel; un nez petit et légèrement relevé vers les narines, tel que la sculpture le modelait, d'après la nature,

dans les statues des femmes immortalisées par les célébrités du cœur; une bouche où respiraient largement, entre des dents éclatantes, les sourires de l'esprit et la tendresse de l'âme; un menton rapproché de la bouche et légèrement creusé au milieu, comme par le doigt de la réflexion souvent posé sur les lèvres; un cou long et flexible, qui portait la tête comme le lotus porte la fleur en ondoyant avec la vague; des épaules arrondies et inclinées d'une seule ligne avec les bras; des doigts effilés, des courbes flexibles, des articulations minces, des pieds de déesse sur son piédestal : voilà la statue, qu'on juge de la femme! Qu'on restitue la vie, la carnation, le regard, l'attitude, la jeunesse, la langueur, la flamme, la pâleur, la rougeur, la pensée, le sentiment, l'accent, le sourire, les larmes, au squelette de cette autre Inès! on reverra

Héloïse. Ses traits, disent les historiens du temps et Abélard lui-même, étaient encore moins frappants sur les yeux par la beauté que par la grâce : la grâce, cette physionomie du cœur, qui attire, qui invite, qui force à aimer parce qu'elle aime! beauté suprême, bien supérieure à la beauté qui ne force qu'à admirer! Mais laissons parler ici Abélard :

« Sa renommée, dit Abélard, s'était répandue dans toute la France. Tout ce qui peut séduire l'imagination des hommes vint s'offrir à moi. Héloïse devint l'amour de mes rêves, et je crus que je pourrais parvenir à m'en faire aimer; car j'étais alors si célèbre, et ma jeunesse et ma beauté ajoutaient tant de prestige à ma gloire, que je ne pouvais être repoussé par aucune femme que j'illustrerais de mon amour. Je m'enivrai d'autant plus de cette espérance qu'Héloïse était elle-

même versée dans l'étude des lettres, des sciences et des arts, qu'une correspondance poétique existait déjà entre nous, et que j'osais lui écrire avec une liberté moins timide que je n'aurais osé lui parler. Je me laissai tout entier enflammer par cette passion ; je cherchai tous les moyens d'établir entre nous des relations de familiarité et des occasions d'entretien. »

Rien n'était plus facile à Abélard. L'oncle et la nièce conspiraient, à son insu, avec lui : la nièce par ses attraits, l'oncle par son orgueil. La familiarité d'un homme si illustre était une gloire pour une maison. Abélard fit insinuer par des amis communs à Fulbert que, le soin de ses affaires domestiques étant pour lui une importune diversion aux études et aux lettres, sa passion dominante, il voulait se décharger de ces embarras de l'esprit et

demander une hospitalité de famille dans une maison honorée et studieuse, où il vivrait en fils dans la maison d'un père.

Fulbert, pénétré de joie et de vanité à ces ouvertures, fit offrir son foyer à Abélard. Il y trouvait, dit-il, le double avantage d'illustrer son nom par la cohabitation avec le premier homme du siècle et d'achever sans frais l'éducation littéraire de sa nièce, qui, rapprochée ainsi d'Abélard, l'oracle du temps, puiserait toute vertu et toute science à sa source. On peut croire aussi, et tout l'atteste dans les complaisances et dans les fureurs prochaines de Fulbert, que l'oncle, enthousiaste d'Abélard et rêvant pour sa nièce un époux, le seul, selon lui, digne d'elle, se prêtait, dans un intérêt tout paternel, à un rapprochement dont pouvaient naître l'inclination et l'union de ces jeunes cœurs.

Quoi qu'il en fùt, Abélard habita la maison de Fulbert. Cette familiarité domestique, favorisée par l'oncle de la belle élève, leur offrit à l'un et à l'autre les occasions, et on pourrait dire la nécessité de s'aimer. Bien loin de s'opposer à la douce intimité du maître et de l'écolière, Fulbert conjura Abélard de donner à sa nièce tous les secrets et toutes les perfections de sa sience poétique, oratoire, théologique, afin d'achever en elle ce prodige d'intelligence que la nature avait commencé et que la France s'étonnait d'admirer dans une femme. Il lui remit toute son autorité paternelle sur sa nièce, et, selon la rude discipline du temps, il l'autorisa même à la frapper, si elle manquait d'obéissance ou d'aptitude à retenir ses leçons; en un mot, il fit d'Héloïse une sorte d'esclave intellectuelle et d'Abélard un maître absolu.

Héloïse n'était que trop disposée à voir non-seulement un maître, mais un dieu, dans le plus beau et dans le plus renommé des hommes de son siècle. Ses progrès dans tous les arts répondirent aux désirs de son oncle. Elle ne travaillait plus pour le monde, mais pour Abélard; toute sa gloire était de lui plaire. La nature, l'amour et le génie s'entendaient pour faire de cette jeune fille la merveille de son temps. Abélard s'enivrait de son ouvrage. Ces deux âmes, tentées par tant d'intimité, ne pouvaient manquer de tomber dans le piége que l'imprévoyance ou la complicité leur avait ouvert sous de si spécieux prétextes et sous de si douces complaisances. Le monde extérieur s'anéantit pour eux. Ils s'aimèrent. Abélard, qui n'avait plus d'autre pensée qu'Héloïse, chanta son amour en des poésies où les vers et la musique,

trempés au même feu, répandirent le nom d'Héloïse comme un secret céleste divulgué à la terre, que tout le monde se confia en répétant ces chants divins, et qui finit par arriver à l'oreille de Fulbert lui-même. Mais Fulbert affecta de ne pas entendre ou de ne pas croire à cette profanation de son foyer domestique. Il répondait qu'Abélard était, par son génie et par sa piété, trop au-dessus du reste des mortels pour descendre, même sous la séduction de l'amour, du ciel de la science et de la gloire, que son intelligence habitait avec les anges. Peut-être aussi attendait-il de jour en jour qu'Abélard, vaincu par l'attrait toujours croissant, lui demandât la main de son écolière, qu'il serait heureux de lui accorder.

Cependant Abélard, combattu entre sa passion pour Héloïse et sa passion pour sa re-

nommée, hésitait misérablement à se prononcer. Il craignait, en s'avouant dompté par une beauté terrestre, de déchoir aux yeux du monde de cette réputation de pureté et d'impassibilité platonique qu'une philosophie éthérée avait faite à sa jeunesse. Il craignait sans doute aussi de renoncer, par le mariage, à cette perspective de dignités, d'honneurs et de fortune que l'Église, à laquelle il était déjà lié par quelques noviciats, ouvrait devant lui.

Ses disciples ne reconnaissaient plus en lui le même homme. L'amour faisait dans son cœur une douloureuse diversion à son génie.

Ses amis gémissaient tout haut de sa décadence; la langueur de sa passion avait passé dans son éloquence; tout le feu de son âme s'évaporait dans ses soupirs, il n'en restait que les cendres pour ses leçons. Il se

sentait si peu semblable à lui-même, qu'il avait renoncé à improviser des discours où il ne trouvait plus sur ses lèvres que l'image et le nom d'Héloïse. Il était réduit à apprendre de mémoire les leçons qu'il avait professées autrefois, et à se répéter, de peur de décliner dans l'estime publique.

Ses rivaux et ses ennemis triomphaient. On le montrait au doigt comme un débris de lui-même, on le citait comme un scandale de la faiblesse humaine, on le foulait aux pied comme un dieu tombé de son piédestal.

Héloïse s'affligeait plus encore que lui de cette dégradation de l'homme qu'elle adorait pour lui-même. Elle le suppliait à genoux de la sacrifier à sa gloire, de se laisser adorer par elle comme une divinité qui reçoit le cœur et l'encens des mortels, sans avoir d'autre communauté avec ses adorateurs que l'adoration

qu'on lui offre; de ne plus l'aimer, si cet amour devait coûter un rayon à sa réputation; ou, si l'amour désintéressé d'Héloïse était devenu un besoin et une consolation pour lui, de la reléguer au rang de ces femmes méprisées du monde dont ni la religion ni les lois ne consacrent les sentiments, esclaves du cœur qu'on n'affranchit jamais par le nom d'épouses. Le mépris de l'univers, souffert pour Abélard était, disait-elle, la seule gloire à laquelle il lui fût donné d'aspirer. Sa honte, à ce prix, ferait son orgueil.

V

Abélard, après de déplorables hésitations, ne put se décider ni à accepter un tel suicide d'Héloïse ni à déclarer son amour devant le monde. Il continua d'habiter la maison de Fulbert. Lâche à la fois envers l'amour et lâche envers la vertu, il flotta entre deux faiblesses : il n'eut ni le courage de sa passion ni celui de sa gloire. Ici, comme toujours, le cœur de la femme fut viril, le cœur de l'homme fut féminin. Son amour cependant se nourrissait de ces angoisses.

Fulbert, justement irrité d'un silence qui

pouvait ressembler à du mépris, et qui rendait son hospitalité suspecte, ferma sa maison à Abélard. Cette séparation déchira le cœur d'Héloïse, humilia celui d'Abélard. Le maitre et l'écolière ne purent se déshabituer de cette vie où les regards, les entretiens, les études, les chants, les contemplations à deux, leur avaient fait une seule âme. Ils se revirent en secret. Fulbert s'offensa de ce mystère. Abélard enleva Héloïse et la conduisit respectueusement à Nantes dans la maison paternelle, et il la confia comme son épouse à la tendresse de sa propre sœur. Revenu immédiatement après à Paris, il alla se jeter aux pieds de Fulbert, implora son pardon, et obtint par son repentir la main de sa nièce. Héloïse, pardonnée et rendue à la fois à son oncle et à son amant, devint secrètement l'épouse d'Abélard. Après une nuit

passée en prières dans une église de Paris, dit-il, nous reçumes le matin la bénédiction nuptiale, en présence de l'oncle d'Héloïse, de quelques-uns de ses amis et de quelques-uns des miens. Ensuite nous nous retirâmes sans bruit, chacun de notre côté, pour que cette union, connue seulement de Dieu et de quelques familiers, ne portât point honte ou préjudice à ma renommée.

VI

Les deux époux, heureux à l'insu du monde, affectèrent dès lors de se montrer rarement ensemble et d'éteindre toutes les rumeurs qui avaient couru sur leur amour. Le monde y fut un moment trompé, et Abélard jouit de nouveau et à la fois des délices de son amour et de sa gloire.

Mais les domestiques de Fulbert, confidents nécessaires de ces fréquentations secrètes ébruitèrent le mariage. Les envieux d'Abélard triomphèrent de sa faiblesse et l'accusèrent d'avoir sacrifié la philosophie, l'éloquence,

la gloire, à une nouvelle Dalila. Son orgueil en souffrit; il osa nier ses liens, comme s'ils eussent été une honte. La généreuse Héloïse elle-même, préférant à son propre honneur la réputation de son amant, répandit et fit répandre qu'elle n'était unie à Abélard que par le culte de l'admiration et de l'amour, entachant ainsi sa propre vertu pour relever le lustre de celle d'Abélard.

Ces bruits offensants pour Fulbert le portèrent à des reproches mérités contre sa nièce, dont le pieux mensonge déshonorait ainsi son sang.

Abélard, craignant pour elle les ressentiments de son oncle, l'arracha de nouveau à la tutelle de Fulbert et la conduisit à Argenteuil, village voisin de Paris, dans un monastère de femmes. Ces monastères, semblables aux autels antiques, donnaient un

droit d'asile inviolable aux vierges ou aux épouses qui en franchissaient le seuil ; il lui fit prendre le voile blanc de novice, sans toutefois lui faire prononcer encore des vœux irrévocables.

Il se voua lui-même à l'état monastique et au sacerdoce, et, une fois investi de ce caractère sacré, il revêtit de ses propres mains Héloïse de l'habit des servantes du Christ, lui coupa les cheveux et la donna à Dieu, n'ayant ni le courage de la revendiquer pour épouse ni le courage de la laisser dans le siècle, auquel il renonçait pour jamais.

Héloïse, heureuse d'immoler sa vie à celui auquel elle avait déjà immolé sa renommée, se prêta à tout comme une victime qui se couche d'elle-même sur l'autel des sacrifices. Tout lui était doux, même le supplice qu'elle

subissait par la volonté et pour l'amour, ou plutôt pour l'orgueil de son époux.

Les portes du monastère d'Argenteuil se refermèrent sur la Sapho du XIe siècle. Beauté, génie, amour, tout fut enseveli dans ces catacombes, sans qu'on entendît, pendant quinze ans, les plus belles années de la victime, un reproche, un regret ou un soupir sortir de ce sépulcre

VII

Abélard, libre et purifié aux yeux de ses disciples, reprit avec ardeur et un éclat nouveaux le cours de ses leçons et l'empire de sa popularité. Mais l'indignation de Fulbert couvait une vengeance. Trois fois trompé dans sa tendresse pour sa nièce, par la séduction, par la perfidie et par la lâcheté d'Abélard, il se voyait arracher par la même main la présence de sa pupille chérie, la gloire de sa maison, son honneur et sa félicité. Il n'avait cultivé avec tant de soin cette merveille de son sexe que pour la voir dédai-

gner par l'époux même auquel il l'avait enfin cédée, entachée comme une concubine, répudiée, méprisée dans sa tendresse, enfermée enfin comme une repentie dans un monastère ; retranchée, jeune et brillante, du nombre des vivants, pour écarter une fausse honte du front d'un ingrat suborneur, et condamnée à s'abreuver de larmes pendant qu'il s'emparerait des applaudissements du siècle !... On ne justifie pas la vengeance d'un père ainsi offensé, on l'explique : il avait tout pardonné pour qu'Héloïse fût la glorieuse épouse du plus beau génie de son temps, et, avant d'être reconnue épouse, elle était répudiée ! Le désespoir alluma la haine, et la haine médita le crime.

Les portes de la maison d'Abélard s'ouvrirent une nuit par la complicité achetée de ses serviteurs. Des bourreaux, guidés et soldés par Fulbert, le surprirent pendant son

sommeil; ils l'accablèrent d'outrages, puis le laissèrent baigné dans son sang et dégradé par son châtiment. L'humiliation et le remords, pires que le supplice, firent détester à Abélard la vie que ses ennemis lui avaient laissée comme un supplice de plus. La lumière du jour lui devint odieuse. Le désespoir qu'il éprouva de cet outrage impuni égala la vaine gloire dont il avait été altéré jusqu'au lâche sacrifice d'Héloïse; il ne chercha plus qu'à disparaître de ce monde qu'il avait rempli de sa renommée et qu'il remplissait maintenant de sa honte.

« Je me rappelais douloureusement, écrit-il, de combien d'éclat je brillais encore la veille de ce jour et par quelle prompte ignominie cette gloire était éteinte! Je voyais par quel juste châtiment de Dieu j'étais puni!... par quelles justes représailles l'homme que j'a-

vais trahi venait à me trahir à son tour! Il me semblait entendre les joies malignes de mes ennemis, les applaudissements que mes rivaux donnaient à cette justice distributive. Je compris que je ne pourrais plus paraître en public sans être montré au doigt et sans devenir l'objet d'une ignominieuse pitié. Enfin le sentiment de ma dégradation me couvrait de tant de confusion, que (je l'avoue) ce fut plutôt la honte que la pitié qui me jeta dans les solitudes du cloître.

» Je voulus cependant, avant de me dérober au monde, lui enlever irrévocablement Héloïse : par mon ordre, elle prononça ses vœux éternels. Ainsi, tous les deux, le même jour, en même temps, nous embrassâmes la vie des cénobites : elle à Argenteuil, moi dans l'abbaye de Saint-Denis. Touchées de sa jeunesse et de sa beauté, les compagnes d'Héloïse vou-

lurent en vain la détourner du sacrifice qu'elle allait consommer. Elle leur répondit en pleurant, non sur elle, mais sur son époux, par ces vers que le poëte romain met dans la bouche de Cornélie, veuve du grand Pompée :

« O mon illustre époux ! ô toi dont je n'étais pas digne de partager la couche ! c'est
» ma fatale destinée qui pèse sur la tienne !
» Pourquoi, misérable que je suis, aï-je formé
» des nœuds qui devaient entraîner ta ruine !
» Tiens, reçois, dans l'holocauste de ton
» amante, l'expiation des malheurs que j'ai
» attirés, par mon amour, sur toi !... »

» En prononçant ces vers entrecoupés de ses sanglots, Héloïse se précipita à l'autel comme on se précipite à l'abîme ; elle y saisit le voile funèbre des mains de l'évêque, et se consacra pour toujours, devant le peuple assemblé, au Dieu qui reçut son serment ! »

VIII

Tel est le récit du sacrifice d'Héloïse par Abélard lui-même. L'ombre du monastère le couvrit ensuite pendant de longues années flamme recouverte, jamais éteinte! Abélard porta dans le monastère de Saint-Denis son inquiétude, ses talents vivifiés encore par la concentration sur l'étude, son ambition qui n'avait fait que changer de nature, et ce zèle intolérant de réforme par lequel les nouveaux prosélytes croient racheter trop souvent leurs égarements. Les moines relâchés de Saint-Denis et l'abbé qui tolérait et parta-

geait leurs désordres s'irritèrent de ses admonitions; il fut obligé d'aller porter ses sévérités et ses innovations dans un couvent voisin, dépendant de l'abbaye de Saint-Denis, à Deuil. Il y releva sa chaire de philosophie et remplit de nouveau les écoles et l'Église du bruit de ses doctrines et de ses nouveautés en matière de foi.

L'Église s'offensa de ces hardiesses, comme les moines s'étaient offensés de ses objurgations. On ne sait quel écrit subtil et quintessencié sur *l'unité* et la *trinité*, dans lequel il expliquait ce mystère sans avoir besoin d'appeler la foi en aide à l'insuffisance des raisonnements humains, servit de prétexte à ses ennemis ligués contre cet importun novateur.

Un concile le cita devant lui à Soissons, pour rendre compte de ses doctrines : il y

fut condamné solennellement. On le relégua, pour expier son erreur, dans le monastère cloîtré de Saint-Médard. Il y entra, le désespoir dans le cœur.

« La trahison de Fulbert, s'écrie-t-il, me paraît moins intolérable que ma nouvelle injure! »

Le légat du pape, plus impartial et plus tolérant, lui remit promptement sa peine.

Rentré dans l'abbaye de Saint-Denis, il y retrouva, dans les moines, ses ennemis implacables. Ils ne tardèrent pas à le faire déclarer *ennemi de l'État,* criminel de *lèse-nation*, pour avoir dit que saint Denis, évêque d'Athènes, converti par saint Paul, n'était pas le même que saint Denis des Gaules, premier évêque de Paris. Obligé de s'exiler lui-même, malgré la complaisance d'une rétractation qu'il avait faite pour désarmer la

haine des moines de Saint-Denis, il s'enfuit avec un seul adolescent, son disciple, dans un désert de la Champagne.

« Là, dit-il, au bord d'une petite rivière ombragée de chênes et bordée de roseaux, nommée l'Arduze, je me construisis de mes propres mains un petit oratoire, bâti de branchages et couvert de chaume. J'étais seul, et je pouvais chanter avec le Prophète : « J'ai » fui, je me suis éloigné, et j'ai habité dans » la solitude ! »

Mais il ne fut pas seul longtemps. L'esprit de dispute et de nouveauté soufflait alors dans le monde avec une telle force, que ceux qui possédaient la parole de vie entraînaient à leur suite des peuples entiers de disciples et d'auditeurs. La jeunesse avoit une telle soif de vérité dans ce siècle, que la controverse seule lui paraissait un pas vers le grand mys-

tère, et que du choc des doctrines contre les doctrines elle espérait toujours voir jaillir l'éclair qui ne jaillissait jamais.

« Lorsque ma retraite fut connue, écrit-il, mes disciples accoururent de toutes parts, des villes et des châteaux, pour se construire d'humbles cellules dans mon désert. On les vit abandonner les couches molles de duvet pour des lits en feuilles, les tables somptueuses pour de grossiers herbages. C'est ainsi, comme le dit saint Jérôme, que les philosophes de l'antiquité fuyaient les cités, les jardins, les riches campagnes et les doux ombrages, les concerts des oiseaux, la fraîcheur des fontaines, les ruisseaux murmurants, qui pouvaient charmer les yeux et les oreilles, séduire les sens et amollir la vertu; c'est ainsi que les fils des prophètes vivaient en solitaires dans des cabanes sur les bords du Jourdain, se nourris-

sant de farine d'orge et de racines, loin des villes et des passions humaines. Mes disciples se construisaient des cellules sur les bords de l'Arduze, plus semblables à des ermites qu'à des écoliers. Mais plus leur nombre augmentait, plus leur vie était studieuse et sainte ; en sorte que mes ennemis voyaient leur honte se multiplier avec ma gloire. Cependant c'était l'indigence qui m'avait forcé à rouvrir mon école. Je ne pouvais me livrer aux rudes travaux de la terre, je ne voulais pas m'avilir à mendier mon pain. Mes disciples cultivaient les champs, bâtissaient les cellules. Bientôt elles ne purent suffire à les contenir. Ils élevèrent un vaste édifice commun en charpente et en pierres. J'appelai ce monastère, du nom de l'Esprit consolateur *le Paraclet*. »

IX

Les ennemis d'Abélard, cependant, lui envièrent jusqu'au désert. Ils virent ou feignirent de voir dans le nom consolateur, auquel Abélard avait dédié son monastère, une sorte d'invocation philosophique à une seule personne de la Trinité, à l'exclusion des deux autres. Saint Bernard le désigna à la vindicte de l'Église. Il fut obligé de déserter le désert lui-même et d'aller chercher à l'extrémité des côtes de la mer de Bretagne, parmi les écueils et les grèves de l'Océan, un asile plus inaccessible à l'envie et à la persécution.

C'était l'abbaye de Saint-Gildas, dans le diocèse de Vannes. Les moines qui l'habitaient, dégénérés de la sainteté monastique des premiers âges, en avaient fait un repaire de toutes les barbaries et de tous les vices. L'âpreté des lieux était surpassée par celle des hommes. C'était un promontoire sans cesse battu par les vagues d'une mer gémissante; des montagnes d'écume qui assiégeaient jour et nuit des rocs retentissants; une côte, creusée en voûtes et en cavernes par l'éternel assaut des lames qui s'y engouffraient comme dans des abîmes et qui en ressortaient par d'autres bouches comme des laves jaillissant du volcan. Des falaises à pic enlevaient à l'abbaye la vue de la terre. On eût dit un navir en perdition éternelle sur un rivage inaccessible aux nautonniers.

« La vie de ces moines, dit Abélard leur supé-

rieur, était débordée et indomptable. Les portes de l'abbaye n'étaient ornées que de pieds de biche, d'ours, de sanglier, trophées sanglants de leur chasse. Les moines ne se réveillaient qu'au son du cor et des chiens de meute aboyant. Ils étaient cruels et sans frein dans leur licence En guerre avec les seigneurs voisins, ils étaient tour à tour oppressés et oppresseurs. »

Ils riaient de l'indignation que leurs mœurs excitaient dans Abélard. Bientôt leur haine contre celui qui prétendait les réformer se porta jusqu'au crime. Insulté, menacé, attaqué dans les forêts, empoisonné, dit-il, jusque dans le calice du sacrifice, il se déroba avec peine par la fuite à la sédition des moines. Les seigneurs de ces contrées l'arrachèrent au fer des assassins. Il s'abrita dans un site plus désert encore des domaines de son abbaye, criant au Seigneur du fond de ses calamités comme le Prophète.

X

Cependant quinze ans s'étaient écoulés dans ces ambitions de savoir, de gloire, de  sainteté, et dans ces tribulations de la vie, sans qu'Abélard eût donné un seul signe de souvenir à celle dont il avait enseveli le cœur encore jeune et vivant à Argenteuil. Héloïse ne se plaignait ni de cette dureté ni de ce silence; elle respectait comme une vertu de plus cette négligence et ce mépris de son époux, croyant que la terre et le ciel, et son propre cœur, n'étaient bons qu'à être sacrifiés à ce plus grand et à ce plus adoré des

hommes. Abélard était demeuré intact dans son adoration sur l'autel qu'elle lui avait élevé en son âme. Tous ses soupirs allaient à Dieu pour lui, mais elle les renfermait entre Dieu et elle, de peur qu'un de ses souvenirs ou un de ses regrets ne scandalisât le monde ou ne troublât la contemplation sublime de son époux. Les portes du monastère d'Argenteuil n'ébruitaient rien de cet immense amour qui survivait derrière leurs murs. Une persécution les brisa.

Suger, abbé de Saint-Denis, prétendit que le monastère d'Argenteuil appartenait à son ordre, et il chassa impitoyablement les religieuses comme un troupeau sans bercail et sans pasteur. Le cri de leur détresse arriva jusqu'à Abélard. Soit que ses propres malheurs eussent attendri son âme; soit que la mémoire des félicités de la jeunesse, qui

se ranime au soir de la vie comme une voix sourde quand le bruit tombe; soit que la comparaison entre le dévouement de cette femme immolée, les ingratitudes du monde et le néant de la gloire, rallumassent en lui les saintes reconnaissances d'un amour mal éteint, Abélard accourut de son désert au secours d'Héloïse errante et persécutée.

Il la conduisit au Paraclet avec ses compagnes, lui fit don de ce monastère, dont elle devint l'abbesse, et la visita souvent pour assister de sa présence et de sa fortune l'indigence de celle à qui il avait ouvert cet asile. Agé alors de plus de cinquante-huit ans, revêtu du costume sacerdotal, devenu père spirituel d'époux charnel qu'il avait été, il vit respecter par le monde cette union de deux âmes tendres qui n'avaient de commun dans le passé que des gémissements, dans le pré-

sent que des saintetés, dans l'avenir que le ciel. Mais ses ennemis ne les respectèrent pas, ils semèrent d'odieuses calomnies sur la pureté de ce commerce tout mystique entre Abélard et son ancienne épouse. Il se retira de nouveau, pour les faire tomber, dans son désert de Bretagne. Il préféra exposer sa vie de nouveau au poignard et au poison que d'exposer la vertu d'Héloïse aux langues acérees de ses calomniateurs. Il écrivit alors les mémoires de sa vie, dont nous avons donné les principaux traits dans ce récit. Ce livre, confié à l'amitié, parvint à Héloïse. Il fit éclater, par les souvenirs qu'il retraçait, le cœur d'Héloïse, quinze ans muet. Un commerce de lettres, tendres d'un côté, froides de l'autre, s'ouvrit entre les deux époux séparés par la main de Dieu et des hommes. La Sapho du christianisme y épanche, dans une inexpri-

mable passion, cette flamme d'un amour que le sacrifice a purifié et que rien ne peut éteindre sur la terre parce qu'il ne s'alimente que du feu du ciel.

L'adresse seule de ces lettres d'Héloïse est un hymne de tendresse infinie, parce que cette suscription trahit l'hésitation passionnée d'une main de femme qui cherche, qui trouve et qui rejette tour à tour tous les noms capables d'exprimer les plus forts attachements de l'âme sans pouvoir en trouver un qui la satisfasse, et qui finit par les accumuler tous ensemble, afin qu'il n'y ait pas dans la nature une sorte de tendresse qui ne soit confondue dans la sienne :

« A SON SEIGNEUR, OU PLUTÔT A SON PÈRE, SON ESCLAVE, OU PLUTÔT SA FILLE, SON ÉPOUSE, OU PLUTÔT SA SŒUR ; A ABÉLARD, HÉLOISE ! »

« Quelqu'un, dit-elle dans la première de

ces lettres, aussitôt après avoir lu le récit de leurs amours par Abélard, quelqu'un m'a apporté naguère et par hasard l'histoire que vous venez de confier à un ami. Aussitôt que j'eus reconnu aux premiers mots de la suscription qu'elle venait de vous, j'ai commencé à la lire avec d'autant plus de précipitation que j'adore davantage celui qui l'a écrite. Celui-là que j'ai perdu, je croyais le retrouver, comme si son image avait dû se reproduire et s'incarner dans les signes de sa main; elles sont bien tristes et bien amères, ô mon unique trésor, les lignes de ce récit qui retrace notre conversion et nos inépuisables malheurs! Je doute que personne puisse la lire ou l'entendre sans fondre en pleurs. »

Puis, faisant allusion à l'exil nouveau d'Abélard et aux persécutions dont il est entouré à Saint-Gildas :

« Au nom du Christ même qui semble encore nous protéger, dit-elle, nous qui sommes ses petites esclaves, comme nous sommes les vôtres, nous vous conjurons de nous informer par de fréquentes lettres des naufrages au milieu desquels vous êtes encore ballotté, afin que nous, qui vous restons seules au monde, nous puissions participer à votre douleur ou à votre consolation. Ordinairement c'est consoler un affligé que de s'affliger avec lui. Ces lettres nous seront d'autant plus douces, qu'elles nous seront un témoin que vous vous souvenez de nous !...

» Oh ! que les lettres des amis absents sont délicieuses à recevoir ! Si les portraits des amis séparés par la distance ravivent leur mémoire et trompent le regret par une vaine et décevante consolation, combien plus ces lettres, qui sont eux-mêmes, qui portent les

véritables empreintes de l'ami absent !... Grâce soit rendue à Dieu de ce qu'au moins la haine ne nous défend pas d'être ainsi l'un à l'autre présents ! »

Elle l'interpelle ensuite, par les soins qu'il doit comme père à ses religieuses, de leur prodiguer sans cesse ses lettres, ses avis, ses ordres ; mais on voit qu'elle se sert à son insu de ce prétexte sacré pour prendre elle-même la part principale et délicieuse de ce commerce.

« Pensez, sans parler des autres, écrit-elle, à l'immense dette que vous avez contractée aussi envers moi. Peut-être alors, ajoute-t-elle avec une joie mal dérobée d'être la première et la dernière dans sa vie, peut-être ce que vous devez à toutes ces saintes femmes ensemble, l'acquitterez-vous plus facilement à une seule, à une seule qui ne vit que pour vous !...

» Et pourquoi, poursuit-elle avec un tendre et jaloux reproche sur tant d'années d'oubli ou de silence, pourquoi, lorsque mon âme est inondée de tant d'angoisses, n'avez-vous pas tenté au moins de me consoler, absente par vos lettres, présente par vos paroles ?... C'était là un devoir qui vous obligeait d'autant plus envers moi que nous sommes unis par le sacrement du mariage, et vous êtes d'autant plus coupable à mon égard que toujours, comme tout l'univers en a été témoin, je vous ai aimé d'un amour immense et impérissable ! Vous savez, ô ma seule tendresse, combien en vous perdant j'ai perdu ! Plus grande est ma douleur, plus pieuse doit être la consolation. Ce n'est point d'un autre, c'est de vous seul que je l'attends. Vous y êtes obligé, car vous êtes le seul qui puissiez m'attrister, qui puissiez me réjouir et qui

puissiez me consoler! N'ai-je pas fait aveuglément toutes vos volontés? Ne me suis-je pas perdue moi-même pour vous obéir? J'ai fait plus encore, incroyable sacrifice! mon amour s'est exalté jusqu'à la démence et au suicide. C'est par votre ordre, en revêtant ces habits, que j'ai changé à votre gré de cœur, pour vous faire voir que vous en étiez le maître absolu! Jamais, Dieu m'en est témoin, je n'ai voulu de vous autre chose que vous! Bien que le nom de votre épouse fût le plus fort et le plus saint des titres, tout autre eût suffi à mon cœur; car, plus je me serais humiliée pour vous, plus j'aurais ainsi mérité de vous un retour plus tendre, et moins j'aurais enchaîné votre génie et nui à votre gloire. Je prends Dieu en témoignage que, si le maître du monde entier m'eût jugée digne de sa main et m'eût offert avec son

nom l'empire de tout l'univers, le nom de votre esclave m'eût semblé plus glorieux que celui d'impératrice ! Quels rois pourraient se comparer à vous ? Quel pays, quelle cité, quel village n'était impatient de vous contempler ? Quelle femme, quelle vierge n'a pas désiré que vos regards tombassent sur elle ? Quelle reine n'a pas envié mon bonheur ?...

» N'aviez-vous pas deux dons qui fascinaient irrésistiblement les cœurs de toutes les femmes ? l'éloquence et le chant. C'est par ces dons qu'en vous délassant de vos études de philosophie, vous composiez ces chansons d'amour qui, partout répétées à cause du charme de la poésie et la musique, faisaient redire votre nom et le mien à toutes les bouches. Ainsi mon nom retentit dans beaucoup de pays, et l'envie de beaucoup de femmes à cause de vous s'alluma contre

moi!... Et quelles perfections d'esprit et de corps n'ornaient pas en effet votre adolescence!... Je vous ai fait du mal, et pourtant, vous le savez, j'étais innocente!... Dites-mo seulement pourquoi, depuis que je me suis faite captive dans le cloître par votre volonté, vous m'avez punie en me négligeant, en m'oubliant, en me privant de votre présence et même de vos lettres! Dites-le, si vous l'osez! Ah! je le sais, moi, et le monde le soupçonne : c'est que votre amour n'était pas aussi désintéressé que le mien. Dès que vous avez cessé de désirer un bonheur profane, vous avez cessé d'aimer...

» Ah! faites, je vous en supplie, ce que je demande : c'est si peu et si facile à vous! Parlez-moi au moins de loin par ces paroles qui me rendent l'illusion de votre présence. J'avais cru tout mériter de vous, quand, si

jeune, j'embrassais pour vous complaire les austérités du cloître; quelle récompense ai-je attendu de Dieu, pour l'amour de qui j'ai bien moins fait ce que j'ai fait que pour l'amour de vous?... Quand vous avez marché vers Dieu, j'ai suivi... Comme si vous vous souveniez de la femme de Loth qui regarda derrière elle, vous avez cru devoir me lier par l'habit et les vœux monastiques, quand vous-même vous quittiez le siècle!... Ah! que c'était bien mal me connaître! J'en ai profondément gémi, j'en ai rougi. M'en chasser, moi; moi qui, pour vous obéir, n'aurais pas hésité alors à vous suivre jusque dans les enfers. car mon cœur n'était pas avec moi, mais avec vous... Faites donc qu'il soit bien avec vous, je vous en conjure, et il sera bien avec vous si vous l'exaucez, si vous lui rendez tendresse pour tendresse... Jadis on pouvait

douter de la pureté des motifs qui m'attachent à vous; mais la fin ne montre-t-elle pas quelle fut la nature de mon amour dès le commencement? Je me suis sevrée de toute félicité mondaine, je ne me suis réservé des jouissances terrestres qu'une seule, le droit de me regarder comme toujours à vous.

» Ah! par ce Dieu à qui vous vous êtes consacré, je vous adjure de me rendre votre présence autant qu'il vous est permis, c'est-à-dire en m'écrivant quelques lettres de con solation, afin que, fortifiée par cette lecture, je m'élève avec plus d'ardeur au service de Dieu!... Lorsque autrefois vous aspiriez à des délices profanes, vous me visitiez par de fréquentes épîtres qui apprenaient le nom d'Héloïse à toutes les lèvres; toutes les places, toutes les maisons retentissaient de ce nom. Eh quoi! pour m'élever aujourd'hui à Dieu,

ne pourriez-vous faire ce que vous faisiez jadis pour me solliciter à des tendresses terrestres? Ah! pensez-y.

» Je finis cette longue lettre par ce seul mot: Mon unique et mon tout, adieu! »

XI

Abélard rompt enfin un silence de tant d'années, ému par ces accents.

« O ma sœur, dit-il à son épouse, vous qui me fûtes si chère dans le siècle, vous qui m'êtes plus chère mille fois en Jésus-Christ, je vous envoie la prière que vous me demandez avec tant d'instance. Offrez à Dieu avec vos compagnes un holocauste d'invocation pour expier nos graves et innombrables fautes, pour conjurer les périls qui m'enveloppent à toute heure du jour ! »

Puis il disserte longuement, mais froide-

ment, avec elle sur l'efficacité de la prière collective des communautés de femmes. Ensuite il revient aux dangers qui l'atteignent, il semble oublier les afflictions d'Héloïse pour ne penser qu'aux siennes, comme si elle était assez heureuse de souffrir pour lui. Cependant, à la fin de la lettre, l'amour semble se trahir dans un dernier vœu qui ajourne à la mort une réunion si vainement désirée pendant la vie!

« O ma sœur, s'écrie-t-il, si Dieu me livre aux mains de mes ennemis, s'ils me donnent la mort, ou si, par quelque événement ordinaire, je m'achemine vers le term commun à tous les hommes, faites, je vou l'ordonne, transporter mon corps, inhumé ou abandonné ailleurs, dans votre cimetière, afin que vous, mes filles, que dis-je? mes sœurs en Jésus-Christ, ayant sans cesse mon

tombeau sous les yeux, vous soyez plus sollicitées par ce sépulcre à répandre pour moi des prières devant Dieu. Car, pour une âme affligée par tant de revers et repentante de tant de faiblesses, je ne pense pas qu'il y ait ici-bas un séjour plus sûr et plus salutaire que celui qui est consacré à l'Esprit consolateur et qui mérite si bien ce nom... Ce sont des femmes qui, soigneuses de l'ensevelissement du Christ, l'embaumèrent de parfums et veillèrent autour du sépulcre. Aussi furent-elles les premières consolées. »

A l'exception de ce retour involontaire d'amour après la tombe, les lettres d'Abélard sont sèches de larmes, froides de cœur, dures souvent de paroles. On sent l'homme plein de lui-même. Héloïse n'est pleine que de lui.

« A mon unique après Jésus-Christ, à mon

unique en Jésus-Christ, écrit-elle. Ah ! c'est à vous qu'il appartient de célébrer nos obsèques, à vous d'envoyer à Dieu celles que vous avez rassemblées en sa présence. Non, jamais Dieu ne permettra que nous vous survivions; mais, si vous mouriez avant nous, nous songerions à vous suivre plutôt qu'à vous ensevelir, puisque, destinées aussitôt nous-mêmes à la tombe, nous n'aurions pas la force de préparer la vôtre... Si je vous perds, que me restera-t-il à espérer? Comment demeurer dans ce pèlerinage de la vie où je ne suis retenue que par la pensée que que vous l'habitez encore? O la plus malheureuse de toutes les malheureuses! Élevée par vous au-dessus de toutes les femmes, n'ai-je donc obtenu cette gloire que pour être précipitée de plus de félicités dans plus de désastres? Nous vivions chastement, vous à

Paris, moi à Argenteuil; nous nous étions ainsi séparés pour nous consacrer plus saintement, vous à vos études, moi à la prière parmi de saintes vierges. C'est pendant cette vie si pure que le crime vous a frappé. Ah! que ne nous frappa-t-il ensemble! Nous avions été deux pour les torts, vous fûtes seul pour l'expiation, et le moins coupable a porté la peine! Ce que vous avez souffert un moment dans votre supplice, il est juste que je le souffre toute ma vie. S'il faut vous avouer la faiblesse de mon âme misérable, je n'y trouve pas le repentir. Mon bonheur fut si doux que je ne puis ni en avoir l'horreur ni l'arracher de ma mémoire! Dans mon sommeil, au milieu même des cérémonies où la prière doit être la plus pure, les lieux, les temps, les félicités de nos années heureuses se représentent à moi. Ils m'appellent sainte, ceux

qui ne me savent pas gémissante; ils me louent devant les hommes, mais je ne mérite pas ces louanges devant Dieu qui sonde les cœurs... Dans toutes les circonstances de ma vie, vous le savez, j'ai plus craint de vous offenser que d'offenser Dieu lui-même... Ah! n'ayez pas une opinion trop haute de moi, et ne cessez pas de me secourir de vos prières. »

Au milieu d'une dissertation diffuse sur le Cantique des cantiques, Abélard trouve quelques notes pénétrantes dans sa réponse :

« Pourquoi me reprochez-vous, dit-il à Héloïse, de vous avoir fait participer à mes angoisses, quand c'est vous-même qui m'y avez contraint par vos supplications? Est-ce dans les misères de mon existence actuelle que vous auriez le cœur d'être heureuse? Vouliez-vous donc être la compagne de ma félicité, et non de mes peines? Souffririez-vous,

par ces souvenirs criminels, que j'aille au ciel sans vous, vous qui m'auriez suivi, disiez-vous alors, jusqu'aux enfers? »

Puis il repasse, devant Dieu et devant sa complice, toutes ses iniquités passées, et ordonne à Héloïse de rendre grâce à Dieu des peines qui l'ont frappé et changé :

« Vous nous avez unis, Seigneur, et vous nous avez séparés, dit-il en finissant; ceux que vous avez séparés une fois pour un moment dans le monde, réunissez-les à jamais dans le ciel ! »

On retrouve enfin l'époux dans le saint.

XII

La persécution le ramena au Paraclet. D'odieuses insinuations de ses ennemis l'en chassèrent de nouveau.

« Comment, s'écriait-il dans son désespoir, toute occasion de faute étant enlevée par le malheur, par les années, par la sainteté de la profession monacale, le soupçon peut-il survivre ? Ah ! combien je souffre plus aujourd'hui de mes calomniateurs que je n'ai souffert jadis de mes bourreaux ! »

Mais ses ennemis s'attachaient plus encore à le poursuivre dans sa gloire que dans son

amour. Ses écrits, qui se multipliaient et qui fanatisaient Rome elle-même parce qu'ils laissaient transpercer une première aube de liberté de discussion, étaient suspects d'hérésies involontaires. Saint Bernard, le censeur, le réformateur et le vengeur de l'Église en France, s'éleva avec véhémence contre lui. Cité au concile de Sens pour répondre de ses maximes, Abélard se tut : Saint Bernard dénonça jusqu'à ce silence.

« Cet homme, écrivit-il, se vante de pouvoir confirmer par la raison ce qui est mystère. Il monte jusqu'au ciel, et il descend jusqu'aux abîmes ; il est grand devant ses propres yeux. C'est un scrutateur de la majesté divine, un fabricateur d'erreurs. Un de ses livres a été déja examiné par le feu. Maudit soit celui qui relève des ruines ! La nécessité veut que vous apportiez un prompt remède à

la contagion : car cet homme entraîne la multitude sur ses pas. On prêche un nouvel Évangile aux peuples, on propose aux nations une foi nouvelle, tout est perversité. L'extérieur de la piété est dans leur sobriété et dans leurs vêtements. Ils se transfigurent en anges de lumière, tandis qu'ils sont des Satans. Ce Goliath (c'est ainsi qu'il appelle Abélard) veut soutenir contre moi ses dogmes pervers : je refuse, parce que je suis un enfant dans la parole et qu'il est un grand et terrible combattant... Mais vous, successeur des apôtres, vous jugerez s'il doit trouver un refuge sur le siége de saint Pierre !... Considérez ce que vous vous devez à vous-même! Pourquoi avez-vous été élevé au trône, si ce n'est pour arracher et planter? Et si Dieu a fait surgir en votre temps des schismatiques, n'est-ce pas pour que les schismatiques soien

écrasés? Voyez les renards qui arrachent la vigne du Seigneur, si vous les laissez croître et multiplier! Tout ce que vous n'aurez pas détruit fera le désespoir de vos successeurs. Si vous ne les détruisez pas, nous les détruirons nous-mêmes... »

Ainsi parlait ce tribun tout-puissant de l'église de France. On lui érige des statues à huit siècles de distance.

Une si impérieuse sommation, appuyée de la popularité de saint Bernard, ne pouvait manquer d'être obéie à Rome, bien que le pape, doux et indulgent, répugnât à frapper dans Abélard un maître dont il connaissait la sincérité de foi et dont il admirait le génie. Abélard fut condamné à la réclusion perpétuelle dans un monastère cloîtré. Cette condamnation, lente à être promulguée officiellement en France, mais pressentie par Abélard

l'arracha pour la dernière fois à la paix du Paraclet et aux larmes d'Héloïse. Il dit un éternel adieu à cette solitude qu'il avait peuplée d'abord de disciples enthousiastes, puis de vierges pieuses, et qui avait recueilli si souvent les débris de sa vie. Il s'achemina seul et à pied vers les Alpes pour aller implorer la justice et l'asile du pape contre son persécuteur. Il passa par Cluny, abbaye alors souveraine, qui donnait hospitalité aux papes, aux rois, aux pèlerins, aux mendiants sur la route de Paris à Rome.

XIII

Ce monastère, de l'ordre de saint Benoît, avait été fondé par Guillaume, duc d'Aquitaine, possesseur d'un vaste territoire dans la province du Mâconnais. Guillaume, selon la coutume des princes ou seigneurs de ce temps, avait voulu acheter l'éternité au prix d'une concession de terres faites à des cénobites dont les prières s'élèveraient à perpétuité au ciel pour son âme. Les cénobites qu'il avait chargés de chercher le lieu le plus propre à l'emplacement du monastère avaient parcouru les montagnes et les vallons de ses domaines.

ils avaient arrêté leur choix sur un défilé étroit et profond, dans une vallée intérieure qui court derrière la chaîne des montagnes de la Saône, entre Dijon et Màcon.

« Lieu écarté, dirent-ils, de toute société humaine, si plein de solitude, de repos et de paix, qu'il semble en quelque sorte une image de la solitude céleste ! »

Ces cénobites avaient en effet l'instinct de la nature approprié à l'isolement et au recueillement de leurs âmes. A cette époque, où des forêts séculaires couvraient les montagnes, rétrécissaient les horizons, dérobaient le ciel ; où les eaux des torrents, débordées dans les prairies, formaient des lacs, des étangs, des marécages bordés de roseaux ; où nulle autre route que des sentiers, creusés par le pied des mules, ne débouchait dans ce bassin d'eau courante et de feuillage ; où quelques rares

chaumières de chasseurs, de pêcheurs, de bûcherons, fumaient de loin en loin sur la cime des bois, la gorge de Cluny était un Thébaïde des Gaules.

— C'est là, dirent les cénobites au duc d'Aquitaine que nous élèverons le monastère.

— Non, répondit le duc : c'est une vallée trop ombragée d'épaisses forêts et pleine de bêtes fauves, où les chasseurs et les chiens troubleraient, par leurs cris et par leurs aboiements, votre silence.

— Eh bien, chassez les chiens et appelez les moines, répartirent les cénobites.

Guillaume avait chassé les chiens et appelé les moines. En peu de siècles, grâce à l'immensité et à la fertilité du territoire, au pieux communisme qui jetait la fortune des mourants dans les monastères, et à l'habile gouvernement de l'Ordre par des abbés, vé-

ritables hommes d'État de ces communautés, le désert de Cluny avait vu s'élever au-dessus de ses forêts une forêt de flèches de cloîtres, de dômes, de voûtes, de tours, de créneaux gothiques, d'arceaux byzantins, ornements et défense d'une basilique égale en étendue aux plus vastes basiliques de Rome. La rivière qui submergeait jadis la vallée, encaissée dans des lits de pierre ou dérivée dans des étangs peuplés de poissons, fertilisait de vastes prairies, blanchissantes de troupeaux. Une ville s'était adossée à l'abbaye, pour être protégée par les moines. Des papes étaient sortis des cellules de l'abbaye pour aller gouverner le monde chrétien. Des rois étaient venus visiter, doter, privilégier ce sanctuaire. Des conciles s'y étaient rassemblés. Ses abbés étaient devenus des puissances. Les pèlerins de toutes les parties du monde

assiégeaient ses portes et y recevaient l'hospitalité.

Un homme consommé en science, en poésie, en gloire et en vertu, Pierre le Vénérable. gouvernait en ce moment le monastère. Contraste vivant de saint Bernard, l'abbé de Cluny personnifiait en lui la charité du religieux, dont saint Bernard personnifiait le prosélytisme et la terreur. Pierre le Vénérable, élu jeune encore au gouvernement de son Ordre pour l'éclat de ses talents et pour la séduction de son caractère, poëte, philosophe, écrivain, négociateur, homme d'État dans la piété et homme de piété dans la politique, était un autre Abélard, mais un Abélard sans ses orgueils et sans ses faiblesses. Il portait sur ses traits l'empreinte en relief de son âme. Grand, mince de taille, grave de démarche, beau de visage, doux de regard, recueilli

d'expression, gracieux d'accueil, silencieux d'habitude, il était persuasif quand il parlait. Placé, pour ainsi dire, par l'élévation de ses idées, à égale distance du ciel et de la terre, et de là également attentif aux choses d'en haut et aux choses d'ici-bas, il représentait la sainteté chrétienne, attirait le monde à elle par l'attrait de sa mansuétude, au lieu de l'épouvanter de ses rigueurs et des ses invectives. Le parfum de ses vertus était si pénétrant et si durable, que le souvenir, après huit siècles, s'en est encore conservé du père au fils, dans le peuple de la ville et et de la vallée de Cluny, et que le hasard ayant fait découvrir, il y a quelques années, une tombe que l'on croit être la sienne, les femmes et les enfants se disputèrent sa poussière par une tradition d'amour dans le pays. Il avait eu des querelles avec saint Bernard,

qui objurguait tout ce qu'il ne pouvait dominer; il aimait Abélard pour sa poésie, pour son éloquence, surtout pour ses malheurs. Héloïse était à ses yeux la merveille des siècles et du sanctuaire. Il était allé visiter le Paraclet, plein de la renommée, de la piété et des larmes de cette veuve d'un époux vivant. Il avait rapporté de son entretien de l'édification, de l'enthousiasme et de la piété; il entretenait avec elle un commerce de lettres.

Tel était l'homme à qui Abélard fugitif allait demander l'asile d'une nuit. Il arriva, brisé de tristesse, de lassitude et de maladie, aux portes du monastère. Il voulut se jeter, par humilité, aux pieds de Pierre le Vénérable, qui le reçut dans ses bras et lui ouvrit sa maison et son cœur. Abélard, attendri par un accueil dont les persécutions de saint Bernard l'avaient déshabitué, lui raconta ses nou-

velles vicissitudes, ses tribulations, sa condamnation au cloître éternel et sa résolution de se rendre à pied à Rome, pour aller se jeter sous la justice et sous la miséricorde du souverain pontife, autrefois son ami. L'abbé de Cluny s'apitoya sur les disgrâces d'Abélard ; il l'encouragea dans sa confiance au pape. Mais, s'inquiétant des forces de son hôte que la fièvre et les douleurs consumaient, craignant que cette gloire de la France ne s'éteignît misérablement en mendiant son pain sur quelque sentier de neige à travers les Alpes, ou qu'il ne tombât captif dans les mains de ses ennemis au delà des monts, il le retint sous de pieux prétextes à Cluny.

Pendant ce repos de son hôte dans l'abbaye, Pierre le Vénérable écrivit secrètement au pape une lettre pleine du zèle le plus tendre et le plus insinuant pour son ami :

« L'illustre Abélard, bien connu de Votre Sainteté, disait l'abbé dans cette lettre au pape, a passé ces jours-ci par Cluny, venant de France. « Je suis déplorablement pour-
» suivi, m'a-t-il répondu, par les persécu-
» tions de certains hommes qui m'infligent
» le nom d'hérétique que je repousse et que
» je déteste. J'ai appelé de leur sentence à
» la justice du chef suprême de l'Église, et
» c'est dans son sein que je vais chercher un
» refuge contre mes persécuteurs. »

» J'ai loué le projet d'Abélard et je l'ai fortement encouragé à recourir à vous, l'assurant d'avance que ni la justice ni la bonté ne failliraient auprès du saint-siége à un tel suppliant, puisqu'elles ne faillissent pas même au plus humble des pèlerins ou des étrangers J'ajoutai qu'au besoin il trouverait même indulgence pour des erreurs involontaires. Pen-

dant qu'il se reposait à l'abbaye, l'abbé de Clairvaux y vint. Nous nous entretînmes ensemble et charitablement de réconcilier Abélard, mon hôte, avec cet abbé Bernard qui l'a réduit à la nécessité d'en appeler à vous. Je n'ai rien épargné pour ce raccommodement; j'ai conseillé à mon hôte de retrancher de ses écrits, par le conseil de Bernard lui-même et d'autres hommes prudents, tout ce qui pourrait offenser les scrupules de la foi. Abélard y a consenti. La réconciliation a eu lieu de ce moment, par mon conseil, mais plus encore par une inspiration de la Providence. Abélard, notre hôte, a dit adieu pour jamais aux agitations des études et des écoles : il a choisi Cluny pour son dernier et perpétuel asile. Je vous supplie donc, moi le plus humble et le plus dévoué de vos serviteurs, le monastère tout entier de Cluny vous sup-

plie, Abélard vous supplie lui-même, par lui, par nous, par les messagers qui vous portent ces lettres, par ces lettres elles-mêmes, nous vous supplions tous de lui permettre de passer à Cluny les derniers jours qui restent à sa vie et à sa vieillesse ; et bien peu de jours, hélas ! lui restent à vivre ! Nous vous conjurons tous de ne pas permettre que les persécutions de qui que ce soit l'inquiètent ou le chassent de cette maison, sous le toit de laquelle, comme le passereau qui cherche un nid, il se réjouit tant d'avoir trouvé un asile, semblable à la tourterelle qui se réjouit tant d'avoir trouvé où se poser !... Ne refusez pas votre sauvegarde à un homme que vous avez autrefois tant aimé !... »

Une si touchante invocation de l'amitié et la mémoire toujours vivante de l'enthousiasme qu'il avait eu jadis pour l'orateur et le poëte

de sa jeunesse, ne pouvaient manquer de toucher le pape. Il accorda à Pierre le Vénérable la grâce et la protection qu'il implorait pour Abélard. Abélard, dans cette solitude, eut pour supérieur et pour geôlier le plus tendre et le plus miséricordieux des amis.

Héloïse, rassurée sur le sort de son époux, veilla de loin, par ses lettres et par ses prières, sur l'âme et sur la santé d'Abélard. Les derniers jours de cet homme, qui avait allumé et perdu la passion du monde, mais qui avait su conserver la passion d'une femme et la tendresse d'un ami, s'écoulèrent dans les entretiens poétiques et pieux de Pierre le Vénérable, dans l'étude des choses éternelles, dans le mépris des vanités qui n'avaient pas payé le prix d'un cœur, et dans l'espoir de la réunion bienheureuse qu'Héloïse lui assignait au ciel. On montre encore à l'extrémité

d'une allée déserte, au pied des murs d'enceinte flanqués de tours de l'abbaye, au bord des longues prairies bordées de bois, au murmure de la rivière, au sifflement des brises dans les joncs d'un étang tari, un tilleul immense contemporain des flèches monastiques, à l'ombre duquel Abélard venait s'asseoir et rêver, le visage tourné du côté du Paraclet. Les religieux, fiers d'avoir prêté l'hospitalité de leur cloître à cette gloire du XIe siècle, s'étaient transmis cette tradition. Depuis, la révolution française, qui a tant emporté, a respecté ce tilleul et une ou deux flèches de la basilique; les derniers religieux ont raconté cette légende aux habitants de la ville, qui la redisent aux visiteurs. Moi-même je possède sous un tilleul de trois siècles, dans mon jardin de Saint-Point, le banc de pierre grise, sonore comme une cloche, sur

lequel Abélard, d'après la tradition, s'asseyait près du tilleul de Cluny. J'y ai transporté aussi une large table de la même pierre, sur laquelle il reposait sa tête, méditant ses hymnes ou repassant ses malheurs et ses amours.

Son âme, consumée du feu de la passion et du feu du génie, découragée de bonheur par l'infortune et de gloire par la persécution, ne lui promettait pas de longs jours. Il s'éteignit dans les bras de son ami, deux ans et quelques mois après avoir échoué sur ce seuil hospitalier de Cluny.

L'amitié de Pierre le Vénérable ne se crut pas acquittée envers son ami après l'avoir enseveli ; il entra, par sa charité vraiment divine, dans la pieuse complicité d'un amour que tant de sang, de repentir et de larmes avaient consacré à ses yeux ; il comprit que son ami au ciel et Héloïse sur la terre lui demandaient

la consolation d'un rapprochement, au moins dans le sépulcre. Il ne se crut point coupable de condescendre, du haut de sa sainteté, à cette faiblesse ou à cette illusion de l'amour qui, n'ayant pu confondre deux vies, veut au moins confondre deux poussières. Mais, craignant l'ombre même du scandale, il couvrit de mystère le pieux larcin qu'il alla faire lui-même au cimetière de Saint-Marcel, oratoire dépendant de son abbaye, dans lequel Abélard était inhumé. Il ne confia à personne le soin d'accompagner les restes de son ami et de les remettre à Héloïse ; aucune autre main n'était digne de toucher à ce dépôt que la main d'un saint et celle d'une épouse. Il se leva pendant les ténèbres, exhuma le cercueil d'Abélard et le transporta au Paraclet ; il écrivit en vers lapidaires l'épitaphe de son ami :

« Platon de notre âge, dit-il dans ces vers, égal ou supérieur à tout ce qui vécut, souverain de la pensée, reconnu par tout l'univers génie varié et universel, il dépassait l'humanité par la force de l'idée et par la force de l'éloquence. Son nom fut Abélard. »

Pierre se chargea d'être le père d'un fils qu'Héloise et Abélard avaient eu de leur union avant leur malheur et leur consécration aux cloîtres.

XIV

Héloïse, après avoir reçu avec larmes le cercueil de son époux, l'ensevelit au Paraclet dans le caveau où elle s'assigna sa place conjugale au lit de mort. Pierre le Vénérable célébra lui-même les obsèques, et repartit, après avoir remis les restes de son ami à la garde d'un immortel amour.

Ce culte en commun pour la même mémoire resserra les liens d'admiration et de reconnaissance qui unissaient l'abbé de Cluny à la veuve du Paraclet. Héloïse, que le souci du bonheur éternel de son amant passionnait

autant que l'avait fait le souci de ses malheurs terrestres voulut tenir de Pierre le Vénérable lui-même l'attestation écrite de la pureté et de la béatitude de l'âme d'Abélard.

« Je vous conjure, écrit-elle après le retour de Pierre à Cluny, je vous conjure de m'envoyer des lettres ouvertes, empreintes de votre sceau, et contenant l'absolution de mon seigneur, afin que ces preuves de félicité



soient suspendues à son tombeau!... Souvenez-vous aussi, ajoute-t-elle, de regarder comme votre fils le fils d'Abélard et d'Héloïse. »

Pierre le Vénérable condescendit à ce dernier scrupule de l'amour. Il envoya au Paraclet les lettres d'absolution demandées. Il retraça de lui-même, à Héloïse, dans une lettre empreinte de sa charité évangélique, toutes les circonstances de la fin et de la mort

d'Abélard, qui pouvaient consoler, en la sanctifiant, la douleur d'un éternel veuvage.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que je commence à vous aimer, ô ma sœur ! écrit-il; car je me souviens que depuis longtemps je vous aime. Je n'avais pas encore passé les années de l'adolescence, je n'étais pas encore un jeune homme, que déjà avait retenti jusqu'à moi, non pas la renommée de votre sainteté, mais celle de votre génie. On racontait partout alors qu'une femme dans la fleur de ses années et de sa beauté se distinguait, contre l'habitude de son sexe, par la poésie, l'éloquence et la philosophie; ni les plaisirs ni les séductions du siècle ne pouvaient l'emporter dans son cœur sur sa passion pour les choses intellectuelles et pour le beau dans tous les arts. On s'étonnait, tandis que le monde croupit dans une vile et oisive igno-



rance et que l'intelligence studieuse ne sait où poser son pied, je ne dis pas seulement au milieu des femmes, mais dans les assemblées des hommes, on s'étonnait qu'Héloïse seule se montrât supérieure à toutes les femmes et à tous les hommes de son temps. Bientôt (pour parler comme l'Apôtre) celui qui vous fit sortir du sein de votre mère vous attira toute à lui par sa grâce; vous changeâtes l'étude des sciences périssables contre la science de l'éternité; au lieu de Platon, le Christ; au lieu de l'Académie d'Athènes, le cloître... Plût à Dieu que Cluny eût pu te posséder! Plût à Dieu que tu fusses enfermée dans notre douce captivité de Marcigny, avec les esclaves féminines du Seigneur, qui aspirent à la liberté céleste! Mais, puisque la Providence ne nous a pas fait cette grâce, elle nous a du moins accordé cette faveur *en*

celui qui a été à toi! en celui qu'il faut souvent et toujours honorer avec gloire, le philosophe du Christ, cet Abélard que la volonté divine a envoyé dans ses dernières années à Cluny!..

» Il n'est pas facile de dire en quelques lignes, ô ma sœur! la sainteté, l'humilité, l'abnégation qu'il nous à montrées et dont le monastère entier a porté témoignage. Si je ne me trompe, je ne me souviens pas d'avoir jamais vu de vie et d'extérieur plus humbles. Je lui avais donné un rang éminent parmi tous mes frères, mais il voulait paraître le dernier de tous par la simplicité de son costume. Il en était de même de ses aliments et de tout ce qui touchait aux délices des sens, et je ne parle pas ici des choses de luxe; il se refusait tout, excepté ce qui est indispensable à la vie. Sa conduite et ses paroles

étaient irréprochables, en lui comme pour les autres... Il lisait continuellement, priait souvent, ne parlait jamais, si ce n'est quand des entretiens littéraires ou des discours sur les choses saintes l'obligeaient à rompre le silence... Que te dirai-je de plus ! Son esprit, sa langue, son étude, méditait, enseignait, proclamait les choses littéraires, philosophiques, divines. Ainsi simple, droit, considérant les jugements de Dieu, fuyant tout mal, il consacrait à Dieu les derniers jours de sa grande vie.

» Pour lui donner quelque délassement et pour fortifier sa faiblesse de santé, je l'avais envoyé à Saint-Marcel, près de Châlon. J'avais choisi à dessein cette contrée, la plus riante de la Bourgogne, et un couvent rapproché de la ville dont il n'est séparé que par le cours de la Saône. Là, autant que ses forces le lui

permettaient, il avait repris les études chéries de sa jeunesse ; et, comme on le raconte aussi de Grégoire le Grand, il ne laissait passer aucun moment sans prier, lire, ecrire ou dicter. Dans ces saints exercices, la mort, ce visiteur divin, vint le visiter. Elle ne le surprit point endormi comme tant d'autres, mais préparé et debout ; elle le trouva éveillé et le convia aux célestes noces. Il emporta avec lui sa lampe pleine d'huile, c'est-à-dire sa conscience remplie du témoignage d'une sainte vie. La maladie le saisit, s'aggrava, et le consuma bientôt jusqu'à l'anéantissement de vie. Il comprit bien qu'il allait payer son tribut à la mortalité des choses terrestres. Alors, avec quelle piété, quelle ardeur, quelle aspiration ne fit-il pas l'aveu de ses iniquités ! avec quelle ferveur ne reçut-il pas le gage de la vie éternelle ! avec quelle confiance ne

recommanda-t-il pas lui-même son corps et son âme au Christ ! Tous les religieux de Saint-Marcel peuvent le raconter. Ainsi est mort Abélard. Ainsi celui qui était illustre par toute la terre pour les merveilles de sa science et de ses leçons a passé, j'en ai la ferme espérance, dans le sein de son Créateur.

» Et vous, ma sœur vénérée et chère en Dieu ! vous qui lui avez été unie d'abord ici-bas par tous les liens de la chair, avant de vous lier à lui par les nœuds de l'amour divin ; vous qui avez servi longtemps le Seigneur avec lui sous sa direction, souvenez-vous à jamais de lui dans le Seigneur ! Car le Christ vous abrite tous deux dans l'asile de son cœur, il vous réchauffe dans son sein, et, lorsque son jour viendra, à la voix de l'archange, il te conserve pour ce jour ton Abélard, et il te le rendra pour jamais ! »

C'est à l'homme qui a écrit une telle lettre que la religion devrait une statue. Jamais la tendresse divine ne se mêla avec plus d'indulgence à la tendresse humaine; jamais la sainteté n'eut plus de condescendance et la vertu plus de miséricorde. On voit avec quelle délicatesse de sentiment et d'expression il ramène, jusque dans la mort, l'image de ces noces éternelles, impérissable aspiration d'Héloïse! L'huile du Samaritain ne coulait pas plus onctueusement sur les blessures du corps que la parole de ce saint homme sur celles du cœur. L'amitié d'un tel homme et l'amour d'une telle femme suffiraient seuls pour attester qu'Abélard mérita mieux de son siècle que ne le croit la postérité.

XV

Héloïse survécut vingt ans à son époux, prêtresse de Dieu, attachée au culte d'un sépulcre dans la solitude du Paraclet. Quand elle sentit la mort si longtemps invoquée s'approcher d'elle, elle demanda à ses sœurs de déposer son corps à côté de celui de son époux dans le cercueil d'Abélard. L'amour, qui les avait unis et séparés pendant leur vie par tant de prodiges de passion et de constance, parut signaler par un nouveau prodige leur sépulture. Au moment où l'on rouvrit le cercueil d'Abélard pour y coucher

le corps d'Héloïse, les bras du squelette, comprimés vingt ans par le poids du chêne, se dilatèrent, dit-on, s'ouvrirent et parurent se ranimer pour entourer l'épouse rendue à l'amour céleste d'un éternel embrassement. Cette crédulité des temps, transformée en miracle d'amour, fut racontée par les historiens, chantée par les poëtes, et consacra dans l'imagination du peuple la sainteté des deux époux. Ils reposèrent ainsi cinq cents ans dans une des nefs du Paraclet, tantôt séparés par les scrupules de l'abbesse, tantôt réunis de nouveau pour obéir au vœu conjugal qui était sorti de leur vie, de leur mort, et qui sortait encore de leur tombeau.

La révolution française, qui jeta aux vents tant de poussières profanées de rois et de princes de l'Église, respecta la poussière des deux époux. En 1792, le Paraclet ayant été

vendu comme propriété ecclésiastique, la ville de Nogent recueillit les tombes et les abrita solennellement dans sa nef.

En 1800, Lucien Bonaparte, zélateur des lettres et collecteur des reliques du passé, autorisa un artiste pieux, M. Lenoir, à transporter ce cercueil au musée des monuments français, à Paris. On constata en ouvrant le plomb funéraire, disent les témoins, que les deux corps avaient été d'une grande stature et de belles proportions.

La tête d'Héloïse, répète M. Lenoir, est d'un admirable contour; son front, d'une forme coulante et bien arrondie, en proportion avec les autres parties de la tête, ex prime encore la plus parfaite beauté.

Les deux statues couchées sur le tombeau ont été moulées sur ces restes recomposés par la pensée du statuaire.

Quelques années plus tard, la chapelle monumentale qui encadre la tombe des deux époux devint l'ornement d'un jardin de ce musée.

La foule, qui recherche surtout les monuments du cœur, s'y pressait sans cesse.

En 1815, le gouvernement des Bourbons, qui relevait pieusement tous les tombeaux pour rendre au peuple le culte du passé, voulut restituer à l'abbaye de Saint-Denis le cercueil d'Abélard et d'Héloïse, qui ne lui appartenait que comme le proscrit appartient au proscripteur. L'opinion publique protesta contre cet enfouissement dans une basilique fermée d'un monument qui appartenait au regard et au sentiment publics. On le relégua dans une nécropole de Paris, au cimetière du Père-Lachaise.

Là on voit encore les statues, cou-

chées côte à côte, d'Héloïse et d'Abélard, parsemées tous les jours de couronnes de fleurs funèbres, éternellement renouvelées, sans qu'on voie la main qui les dépose; ils semblent avoir une parenté éternelle et tendre dans toutes les générations qui se succèdent sur la terre.

Ce sont les âmes aimantes séparées par la mort, par la persécution ou par l'inflexibilité du monde de ce qu'elles aiment ici-bas ou de ce qu'elles regrettent dans le ciel.

Elles témoignent autant qu'elles le peuvent, par ces offrandes mystérieuses, de leur admiration pour la constance et pour la pûreté dans la passion; elles portent envie à cette union posthume de deux cœurs qui transposèrent la tendresse conjugale des sens à l'âme, qui spiritua-

lisèrent la plus brûlante et la plus sensuelle des passions, et qui firent un holocauste, un martyre et presque une sainteté de l'amour.

MILTON

I

Milton est un des trois grands poëtes chrétiens qui furent à la théogonie du moyen âge ce qu'Homère fut à l'olympe payen. Ces trois grands poëtes théologiques sont Dante, le Tasse et Milton.

La *Divine Comédie* de Dante, la *Jérusalem délivrée* du Tasse, le *Paradis perdu* de Milton, sont les Iliades et les Odyssées de notre théologie.

Ces poëmes sont à peu près de la même date, c'est-à-dire de l'époque où les mystères, encore très-sacrés, commencent néanmoins à servir de texte et même de jeu à l'imagination des artistes : époque très-dangereuse pour les dogmes, avec lesquels l'esprit se familiarise, en les laissant passer du sanctuaire dans les lettres ! Les religions sévères devraient, comme Platon, chasser les poëtes. Quand on chante ses dieux on est bien près de les profaner. Mais la théologie était si incontestée et si souveraine au temps de Dante, du Tasse et de Milton, qu'elle ne prévoyait pas même le danger. Elle laissait mêler impunément par les poëtes ses fables et ses vérités : tout encens lui paraissait bon, fût-il composé des fleurs les plus suspectes de l'antiquité mythologique ; elle voulait que ses songes mêmes fussent chrétiens.

II

De ces trois chantres de la théologie que nous venons de nommer, un seul est véritablement original, c'est-à-dire né de lui-même, de sa foi, de son pays, de son temps . c'est le Dante. Il ne ressemble à personne de l'antiquité poétique ; c'est un moine de l'âge barbare, qui rêve sous son cloître un paradis, un purgatoire, un enfer monastique comme son imagination, et qui raconte, à son réveil à ses frères en simplicité, des choses étranges, bizarres triviales, atroces, quelquefois sublimes, qui n'ont jamais été racontées avant lui

C'est l'Apocalyse des poëtes, inintelligibles par le sens, grandiose et presque antédiluvienne par l'image, incomparable et véritablement monumentale par la langue.

III

Le Tasse imite Homère et Virgile, en les conformant à la religion, aux mœurs, à la langue, au goût et même aux vices de son temps. La religion n'est que le prétexte de son poëme; la chevalerie, la guerre et l'amour en sont le fond. Il est plus amant que théologien. Ses récits sont gracieux comme des pastorales de Théocrite, mélancoliques comme des élégies de Tibulle, romanesque, comme des aventures des Amadis; c'est le roman de chevalerie

passé avec les Arabes de Bagdad à Ferrare, et élevé par le tendre génie du Tasse à la dignité et à l'immortalité de l'épopée.

IV

Milton est le moins original des trois grands poëtes chrétiens, car il imite d'abord Homère, puis Virgile, puis Dante et le Tasse. Mais son vrai modèle est Dante. Il emprunte le même sujet surnaturel à la théogonie chrétienne; il chante à l'Angleterre ce que l'Italie a déjà entendu, la lutte des anges créés, révoltés contre leur créateur, les amours de l'Éden, la séduction dè la femme, la chute de l'homme, l'intercession du Fils de Dieu auprès du Père, inexorable si ce n'est par la mort de son fils, partie de lui-même, la Rédemption entrevue

au fond comme le dénoûment de cette tragédie divine, enfin toute cette série de mystères que le philosophe transperce de ses conjectures, que le théologien explique, et que le poëte chante, sans leur demander autre chose que du merveilleux, des images, des émotions.

V

Or, pourquoi Milton choisit-il ce sujet d'épopée théologique pour le chanter à l'Angleterre, si riche en traditions saxonnes ou ossianiques, déjà populaires et si propres à servir de texte à une grande épopée originale et nationale du Nord?

La réponse est dans son caractère et dans sa vie. Sa nature était théologique, et la plus jeune moitié de sa vie s'était écoulée en Italie. Le premier voyage d'un homme est une seconde naissance. C'est là qu'il s'imbibe de ces sensations et de ces premières images qui le

pénètrent jusqu'à une sorte de transformation de lui-même. Le phénomène de la pétrification ne s'opère pas seulement par l'eau sur la plante, il s'opère sur l'homme par l'air qu'il respire. Milton avait respiré à Rome et à Naples, dans la fréquentation des grands esprits italiens de l'époque, la poésie et la liberté, ces deux âmes de son âme; il avait cherché la société des Italiens les plus célèbres et les plus lettrés des différentes cours et des différentes nations, qu'il y avait visitées. Il était devenu Italien de langue, d'oreille, de goût, et, pour ainsi dire, pressenti par les politiques et par les lettrés illustres de Florence, de Rome et de Naples.

Il est curieux aujourd'hui, quand on visite les archives et les bibliothèques des souverains d'Italie, de trouver fréquemment, dans les correspondances des poëtes et des

savants de ce siècle, la mention du nom de ce jeune Anglais *ami des muses, qui parle et qui écrit même en vers la langue de Torquato, et qui promet à l'Angleterre un grand orateur, un grand politique, un grand poëte.* Les étrangers, plus impartiaux, pressentent un homme avant ses compatriotes.

VI

Milton ne devait tromper aucun de ces augures ni aucune de ces amitiés des hommes éminents de l'Italie. Disons en deux mots sa vie.

C'est le propre du temps actuel de prendre plus d'intérêt à l'homme qu'au livre. Ce qu'on veut du livre, c'est l'homme. Que serait le Tasse sans ses amours et sa prison? Que serait J.-J. Rousseau sans ses *Confessions?* Que serait Voltaire lui-même sans sa correspondance? L'humanité semble devenue tout historique ; elle s'analyse, elle se con-

temple elle-même dans chacun des hommes éminents qui composent un siècle. Le livre ment, l'homme jamais ; sa vie le révèle malgré lui. Voilà pourquoi les belles biographies à la façon de Plutarque sont devenues, de nos jours, la partie la plus transcendante de l'histoire. Un homme vous illumine tout un temps.

VII

Milton, né d'un père et d'une mère nobles, vivant dans une terre des environs de Londres, après avoir été formé à l'étude des lettres à l'université de Cambridge, et après avoir donné des symptômes de supériorité d'esprit dans des poëmes latins admirés des érudits, avait été envoyé en Italie par son père pour s'exercer au monde et aux lettres avant l'âge des affaires et de la politique. Il y prolongea pendant de longues années son sejour, séduit par la douceur du climat, par la grâce des femmes, par la

poésie des sites et des hommes, par des amitiés illustres avec les grands patrons des poëtes du temps, et par la mollesse de l'air de Naples, qui s'infiltre dans les veines et fait oublier tout, même la gloire et la patrie. Il l'avoue lui-même, dans ces vers écrits par lui dans la langue du Tasse :

« J'ai oublié la Tamise pour le voluptueux Arno. Ainsi l'a voulu l'Amour, qui ne veut jamais rien en vain ! »

On voit qu'il y avait à Florence ou à Pise une autre Léonore pour cet autre Tasse. L'amour seul donne le secret de ce qui parait inexplicable dans la vie des hommes et surtout des poëtes. Comment cet amour fut-il dénoué? C'est le mystère de cette période de la vie de Milton.

VIII

A son retour en Angleterre, il trouva le parlement en guerre avec le roi, les armes dans toutes les mains, le feu des controverses religieuses et politiques dans toutes les âmes. Il réfléchit trois ans dans la solitude sans paraître pencher ni vers les royalistes ni vers les puritains, uniquement absorbé dans les études préparatoires de son poëme futur déjà conçu dans ses voyages.

« J'adresserai un jour à la postérité, dit-il à cette époque dans une lettre confidentielle, quelque chose qui ne laissera pas mourir

mon nom, au moins dans mon île natale! »

Ainsi tous les grands hommes ont de bonne heure un sentiment anticipé de leur gloire future, que le vulgaire prend pour de l'orgueil et qui n'est que la conscience sourde de leur génie.

Ces trois ans écoulés, Milton ajourna son poëme à des temps plus littéraires, si jamais ces temps devaient revenir, et il prit parti pour la liberté. Il y avait assez longtemps que les poëtes suivaient les cours ; il fut tenté par la gloire d'être dans son pays le premier poëte de Dieu et du peuple.

Mais ni le peuple ni les puritains n'avaient d'oreilles pour les vers. Il se jeta dans la mêlée, armé de harangues, de controverses, de pamphlets, ces armes quotidiennes du peuple en révolution. Son talent, transformé, mais non avili, répandit bientôt son nom dans la

foule. On y sentait l'accent mâle et républicain de la vieille Rome, vibrant dans l'âme d'un puritain breton.

Cromwell, qui personnifiait alors en lui le peuple, l'armée, le zèle de la foi, l'orgueil de la race, le droit de la nation, devint le Machabée de Milton. Le poëte s'attacha à la fortune du Protecteur, comme à la fortune de son pays et de ses idées. Il vit en lui le champion du peuple, le vainqueur des rois, un nouveau juge d'Israël, ainsi qu'il le dit lui-même dans ses écrits politiques du moment. Cromwell était l'épée, Milton voulut être la parole de l'indépendance. Cromwell, qui parlait beaucoup, mais qui parlait mal et qui n'avait ni le temps ni le loisir d'écrire, accueillit avec empressement ce talent viril, éloquent et imagé, que Milton mettait à son service. Ce n'était pas tout pour le vieux sol-

dat de triompher sur les champs de bataille d'Écosse ou d'Irlande : il lui fallait triompher de l'opinion. Les royalistes, les catholiques, les partisans de l'Église réformée lui faisaient une guerre de pamphlets qui troublait ses nuits et qui menaçait sa puissance. Il chargea Milton de répondre à ces arguments ou à ces invectives. Il le rapprocha de lui en lui donnant le titre de son secrétaire et en lui confiant la rédaction des actes du gouvernement. Le gouvernement était dans la tête du Protecteur. Ce confident du cabinet de Cromwell était en réalité le ministre du Protectorat. Son nom devint une puissance, sa fortune s'accrut à la hauteur de ses fonctions. Ses frères vinrent habiter avec lui une maison opulente à Londres.

Il épousa à trente-cinq ans Marie Powell, de race et d'opinion royalistes. Les dissen-

timents politiques empoisonnèrent l'amour même dans le cœur des jeunes époux. Marie Powell, après quelques mois de mariage, rougit d'aimer un républicain qui prêtait sa plume à l'ennemi du roi de ses pères. Sous prétexte d'aller rendre visite à sa famille, elle quitta la maison conjugale et refusa d'y rentrer. Milton, offensé de cet abandon, écrivit une dissertation sur le divorce.

« Ce n'est pas Dieu, dit-il, qui a défendu le divorce, c'est le prêtre. L'amour et la concorde sont le but du mariage; quand ils n'existent pas entre les époux, le mariage n'enfante que des antipathies et des haines. »

IX

Il avait obtenu le divorce, il était prêt à épouser une autre femme, quand le souvenir du premier amour se réveilla, peut-être par la jalousie, dans le cœur de l'épouse fugitive. Milton lui-même se souvint de l'avoir trop aimée, il sentit qu'il l'aimait encore. Une rencontre fut préparée par des amis à l'insu des deux époux. Un jour que le poëte, invité par un de ses voisins à la campagne, s'entretenait mélancoliquement avec cet ami de l'isolement et de la tristesse de sa vie, en regrettant les jours de bonheur qu'il avait passés avec Marie Powell, jadis son amour et tou-

jours son regret, la porte d'une chambre voisine, derrière laquelle Marie écoutait la conversation, s'ouvre, et l'épouse de Milton tombe à ses pieds et bientôt dans ses bras. Les repentirs, les larmes, les embrassements, achevèrent la réconciliation et laissèrent à Milton une impression si délicieuse, qu'il en fit plus tard, dans sa vieillesse, une des scènes les plus pathétiques de son poëme : *la Réconciliation d'Adam et d'Eve.*

« Mais elle, les yeux baignés de larmes et ses longs cheveux épars sur ses épaules, se prosterna à ses pieds, et, les enlaçant de ses bras, elle implora son pardon.

» Ne m'abandonne pas ainsi, ô Adam ! Le ciel est témoin de l'amour respectueux que je nourris pour toi dans mon cœur ! Si tu me délaisses, où veux-tu que je vive? Ah ! pendant que nous avons encore à vivre quelques

heures, si fugitives peut-être, que la paix les adoucisse entre nous deux?

» Elle s'interrompit par ses sanglots; son humble attitude, jusqu'à ce que le pardon et la paix sortissent des lèvres de son époux, attendrit Adam. Il s'émut de voir celle qui avait été naguère sur son cœur, sa vie, sa joie, ses délices, prosternée maintenant à ses pieds, sur la terre, dans ses larmes; créature si belle et si puissante, implorant maintenant le pardon, la réprimande et l'assistance de celui à qui elle avait déplu.

» Tel qu'un homme dont l'arme se brise dans ses mains, il sent fléchir toute sa colère, il relève sa femme, et, avec une voix et des paroles adoucies : Lève-toi, lève-toi, dit-il, ne revenons pas sur nos malheurs! ne nous blâmons pas l'un l'autre, nous, assez blâmés ailleurs!... »

Ève, à son tour, se repent et se dévoue à la consolation de son mari.

« Elle cessa de parler, et la douleur peinte sur son visage dit le reste. Ses pensées l'avaient tellement tuée d'avance, que la pâleur de la mort était sur ses joues ! »

X

Cette réconciliation fut suivie d'années de paix et d'amour, pendant lesquelles trois filles naquirent pour consoler plus tard les jours avancés du poëte. La paix était dans sa maison, la consternation dans le palais de White-Hall. Cromwell venait de permettre ou de provoquer gratuitement le meurtre du roi vaincu et prisonnier. Milton, qui avait suivi le Protecteur dans la guerre, le suivit dans le crime. Il pouvait ou implorer la grâce de Charles Ier, ou se laver les mains de son sang, ou se séparer en gémissant d'une cau

qui s'incriminait ainsi devant Dieu et devant les hommes. Soit dévouement au Protecteur jusqu'au sang, soit fanatisme, il ne témoigna ni hésitation, ni pitié, ni horreur. Il fit plus que d'accomplir le régicide, il le justifia après le coup de hache qui avait fait rouler la tête du roi, captif de l'armée. Ses arguments portent tous à faux. Milton pouvait défendre l'opinion que les rois, n'étant que des hommes investis comme tous les autres magistrats d'un pouvoir conditionnel et nécessairement responsable, n'ont pas pour leurs crimes le privilége de l'impunité. Mais Milton avait, en outre, à prouver trois choses qu'il ne tente même pas de prouver :

Premièrement, que Charles Ier, attaqué et déposé par son parlement rebelle, était criminel de défendre la constitution, son trône,

son peuple, à la tête de son armée, contre l'armée de Cromwell;

Secondement, que le crime (si c'en était un) méritait la mort;

Troisièmement, qu'il était juste, équitable, humain et religieux à une armée victorieuse d'immoler son roi vaincu, désarmé et prisonnier.

Milton ne pouvait prouver aucune de ces trois propositions de son argumentation régicide. Il ne prouva qu'une chose : ou l'endurcissement du cœur même d'un poëte, par le fanatisme de parti, ou la complaisance du génie pour la fortune. L'une ou l'autre de ces suppositions incrimine également sa mémoire. Si la pitié était proscrite du monde, elle devrait se retrouver dans le cœur du poëte, le résumé vivant de toutes les vibrations pathétiques des choses humaines. Et

quant au génie, il n'est pas une excuse, il est une aggravation; s'il s'abaisse devant la puissance jusqu'à laver le sang de l'échafaud sous ses pas, il est plus coupable de cette adulation sanglante que le vulgaire, car il se courbe de plus haut et il s'incline plus bas. Milton a cherché ainsi lui-même l'éternelle éclaboussure de ce sang royal sur son nom : qu'elle lui reste! Ce sont de ces taches que la gloire ne rend que plus sombres sur une vie illustre, parce qu'elles y sont éclairées de plus de lumière. C'est le privilége et le malheur des grands hommes que leurs fautes contractent pour leur nom l'immortalité de leur génie.

XI

En récompense de ce fanatisme cruel ou de cette complaisance servile, Milton fut élevé par Cromwell à la place de secrétaire d'État de la république et de secrétaire du cabinet de Cromwell pour la langue latine. On avait besoin de son éloquence pour réfuter un livre.

Ce livre, sorti du tombeau de Charles Ier, troublait l'Angleterre d'un remords qu'il fallait à tout prix apaiser ; il produisait sur l'opinion de Londres l'effet que le testament de Louis XVI produisit à Paris et en Europe

après la mort de ce roi. C'était le cri du sang, la voix de la conscience après celle de la passion. On attribuait ce livre posthume à Charles Ier, très-capable de l'avoir écrit dans sa prison en expectative de la mort.

Milton répondit à l'*Éikon basilicon* par un autre livre intitulé *l'Iconoclaste*, par des arguments et par des injures ; mais ces injures adressées à un cadavre décapité ressemblaient à des sacriléges. Et que pouvaient des arguments contre des larmes?

XII

Le livre posthume de Charles Ier ne demandait que de la miséricorde à Dieu, de la pitié à son peuple, de la mansuétude à son fils. C'était la confession d'un roi captif, qui repassait dans sa prison les fautes de sa vie, et qui n'atténuait pas la plus grande de ces fautes, la concession de la mort de son fidèle ministre, le comte de Strafford, dans l'espoir de ramener à ce prix son parlement.

« Hélas ! dit-il, pour apaiser un orage populaire, j'ai soulevé une éternelle tempête dans mon sein.

» Puisque les événements de la guerre sont toujours incertains et ceux de la guerre civile toujours déplorables, quelque soit mon sort, je suis destiné à souffrir presque autant de la défaite que de la victoire. O Dieu ! accorde-moi donc le don de savoir souffrir !

» Mes ennemis, dans cette prison, ne m'ont laissé de cette vie que l'écorce.

» Tu ne verras plus le visage de ton père, ô mon fils ! c'est l'ordre de Dieu que je sois enseveli à jamais dans cette ténébreuse et dure prison ! reçois donc mon dernier adieu !

» Je vous recommande votre mère après moi ; souvenez-vous qu'elle a voulu, en revenant malgré moi de France, partager mes périls et mes souffrances, souffrir avec moi et pour moi, avec vous et pour vous, par une magnanimité que son cœur de femme et de mère lui a fait trouver facile et douce !

» Quand ils m'auront fait mourir, ô mes enfants, je prierai Dieu qu'il ne répande pas les urnes de sa colère sur ce pauvre peuple.

» Que ma mémoire et ma tendresse vivent dans votre souvenir !

» Adieu donc jusqu'à ce que nous puissions nous rencontrer au ciel, car nous ne nous reverrons plus sur la terre !

» Qu'un siècle plus heureux se lève sur votre enfance ! »

XIII

De telles pages retrouvées dans un cercueil rappelaient les Psaumes d'un David des rois. Le peuple les lisait comme un plaidoyer céleste qui justifiait après le supplice les intentions et le cœur du supplicié. Milton les raillait comme une déclamation politique faite pour attester seulement le talent poétique de la victime.

« En vérité, disait-il en cherchant un ridicule dans les larmes et le sang du roi immolé, Charles lisait beaucoup les poëtes, et l'on peut croire qu'il a voulu laisser dans

ces chapitres des essais poétiques propres à attester à la postérité ses talents d'écrivain.

XIV

Bientôt les invectives qui assaillaient de France et de tout le continent le peuple anglais pour lui reprocher son régicide, obligèrent Milton à venger son pays. Le patriotisme l'inspira mieux que le régicide. Il publia la défense du peuple anglais contre l'écrivain français Saumaise. L'attaque et la défense étaient également vénales. Saumaise avait reçu du roi de France cent pièces d'or pour flétrir le meurtre du roi d'Angleterre. Milton reçut de Cromwell mille pièces d'or pour justifier le sang versé.

« Saumaise, dit Voltaire en parlant de cette polémique, *écrivit en pédant*, Milton *répondit en bête féroce.* »

Ce jugement, quoique brutal, est juste. Chaque phrase de Saumaise sentait la lampe; chaque phrase de Milton suait le sang.

Cependant, à la fin de ces volumineux plaidoyers sur le cadavre d'un roi, Milton semble entrevoir, le premier parmi ses compatriotes, la portée future de la révolution d'Angleterre sur la liberté du monde.

« Nous apprendrons aux peuples à être libres, s'écrie-t-il, et notre exemple portera un jour sur le continent asservi une plante nouvelle plus bienfaisante aux humains que le grain de Triptolème : la semence de la raison, de la civilisation et de la liberté! »

Milton était prophète; seulement il oubliait que cette semence, pour être féconde, ne

devait être arrosée de sang que par les combattants et les martyrs. Les échafauds de Charles Ier et de Louis XVI n'ont fait que porter une ombre fatale à la liberté. La mort ne prouve rien, et les remords ne fortifient pas l'âme des peuples : ils la troublent et l'affaiblissent.

XV

On sait comment la république d'Angleterre fut changée en dictature soldatesque par Cromwell, et comment cette dictature et cette république expirèrent à la fois le jour où Cromwell expira. La république n'était encore la pensée ni des Anglais ni de l'Europe. La trahison prévue d'un général égoïste et fourbe, Monk, et d'une armée qui cherchait un maître, les ambitions de solde et d'honneurs livrèrent l'Angleterre au fils de Charles Ier, le volupteux Charles II.

Rendons justice à Milton : dans ce court

intervalle qui s'écoula pendant l'hésitation de la nation entre la mort de Cromwell et la trahison de Monk et de l'armée, Milton éleva courageusement la voix pour recommander la constance et la dignité au peuple anglais.

« Si nous faiblissons, écrivit-il, nous vérifierons les prédictions de nos ennemis ; nous deviendrons la risée de l'histoire; toutes nos victoires sur la tyrannie seront vaines, tout le sang versé sera perdu, les fils auront volontairement anéanti le prix des vies données par leurs pères à la cause de la liberté. »

Il proposa du moins de sauver la liberté parlementaire, en donnant plus d'étendue au droit électoral, pour faire contre-poids, par la représentation de toutes les classes du peuple au despotisme de l'aristocratie, du clergé et de la cour, dont il voyait la prochaine restauration; mais il voulait que ce suffrage uni-

versel fût épuré de l'élément démagogique, éclairé par l'intelligence des électeurs, hiérarchisé par plusieurs degrés d'élection. Le nombre seul, à ses yeux comme aux nôtres, était le matérialisme de l'élection. Tout droit, selon lui, présupposait la moralité et la capacité. Tout a ses conditions d'ordre dans la politique, même la liberté. Ses derniers écrits d'homme d'État attestent en lui une expérience mûrie par l'exercice du gouvernement, et un sens politique qui répugnait aux chimères, même dans sa cause.

XVI

La restauration de Charles II le surprit dans ses travaux, devenus vains par la trahison de l'armée : elle avait vendu la patrie, après l'avoir conquise. Charles II n'était point vindicatif, il n'était que léger. Il amnistiait tout le monde, même les régicides; mais son retour ramenait les royalistes au parlement, et les royalistes, comme tous les partis, étaient implacables. Ils firent violence au caractère de mansuétude du jeune roi, ils demandèrent des proscriptions et des têtes.

Milton, qui avait trempé, sinon sa main, du

moins sa plume dans le sang du régicide et dans les massacres d'Irlande, pires que ceux de septembre 1792 en France, se hâta de disparaître pour être oublié. Il se démit de ses fonctions et se retira dans un faubourg obscur de Londres, pour laisser passer la vengeance de ses ennemis. Bientôt, pour mieux effacer son nom du ressentiment des royalistes, il fit répandre le bruit de sa mort et célébrer, lui vivant, ses propres funérailles. Ce subterfuge lui sauva la vie. On ne le découvrit qu'après que la première fureur des réactions fut assouvie et comme épuisée de supplices. Il avait vu de ses fenêtres le cadavre de Cromwell exhumé par le bourreau, promené dans les rues de Londres, et exposé sur le gibet aux insultes de la multitude.

XVII

Charles II avait connu la retraite de Milton et avait feint de croire à la réalité de sa mort. Il ne voulait pas tacher son règne du supplice d'un de ces hommes historiques dont le sang crie tout haut vengeance à la postérité. Il lui fit même généreusement offrir de lui rendre ses fonctions de publiciste du gouvernement, s'il voulait consacrer ses talents à la cause royale. Sa seconde femme le sollicitait à cette bassesse.

« Vous êtes femme, lui répondit Milton, et vous pensez aux intérêts domestiques de notre

maison; moi, je pense à la postérité, et je veux mourir conforme à moi-même. »

Il était tombé dans une médiocrité voisine de l'indigence. Ses yeux, qui avaient toujours été faibles, avaient presque perdu la lumière. Il ne marchait que conduit par la main de ses filles. Charles II, en se promenant à cheval, rencontra un jour l'aveugle dans le parc de Saint-James. Le roi demanda qui était ce beau vieillard privé de la vue. On lui dit que c'était Milton. Il s'approcha en apostrophant l'ancien conseiller de Cromwell avec le ton d'un sévère enjouement.

« C'est le ciel, monsieur, lui dit-il, qui vous inflige sans doute ce châtiment pour avoir trempé dans le meurtre de mon père !

« — Sire, répliqua avec une mâle liberté le vieillard, si les maux qui nous affligent

en ce monde sont le châtiment de nos fautes ou des fautes de nos parents, il faut que votre père ait été lui-même bien coupable, car vous avez été vous-même bien malheureux ! »

Le roi ne s'offensa pas de la réplique.

XVIII

Milton touchait à sa soixantième année, mais il avait la verdeur d'esprit et la beauté de visage de la jeunesse. Le génie dévore les faibles et conserve les forts. Son loisir forcé l'avait rejeté dans la poésie, autrefois délassement, maintenant consolation de sa vie. L'idée du grand poëme qu'il avait rapporté d'Italie et ajourné jusqu'à l'âge des loisirs roulait plus que jamais dans sa pensée. Il reprenait ses études hébraïques, grecques, latines, italiennes, avec la ferveur d'un adolescent. Le monde imaginaire l'enlevait délicieusement au monde réel.

Sa seconde femme morte, il en épousa une troisième, jeune et belle encore, pour servir d'âme à sa maison et de mère à ses filles. Il en fut aimé, malgré l'infirmité de ses yeux et sa misère. Il écrivit quelques livres et l'*Histoire d'Angleterre* pour gagner le pain de sa famille et les dots de ses filles. Mais son nom nuisait à la popularité de ses livres, et son poëme empiétait sur son histoire. Les royalistes s'indignaient de ce qu'on laissait vivre et écrire le parricide de leur roi ; les pamphlétaires du parti de la cour l'invectivaient sans crainte de réponse.

« Ils m'accusent, écrit-il cependant à un étranger de ses amis, dans une lettre recueillie depuis ; ils m'accusent d'être pauvre parce que je n'ai jamais voulu m'enrichir déshonnêtement ; ils m'accusent d'être aveugle parce que j'ai perdu les yeux au service de la li-

berté; ils m'accusent d'être lâche, et, quand j'avais l'usage de mes yeux et de mon épée, je n'ai jamais craint les plus hardis; enfin ils m'accusent d'être difforme, et nul ne fut plus beau que moi dans l'âge de la beauté. Je ne me plains pas même de ma cécité, aujourd'hui; dans la nuit qui m'environne, la lumière de la divine présence brille pour moi d'un plus vif éclat; Dieu me regarde avec plus de tendresse et de compassion, parce que je n'ai plus à voir que lui. Le malheur devrait me servir de protection, contre les injures et me rendre sacré, non parce que je suis privé de la clarté du ciel, mais parce que je suis ainsi à l'ombre des ailes divines qui semblent produire en moi les ténèbres. J'attribue en effet à cela le redoublement d'assiduité de mes amis, leurs attentions consolantes, leurs fréquentes et cordiales visites,

et leurs respectueuses déférences pour moi.

» Mon dévouement à ma patrie, écrit-il au même ami, ne m'a guère récompensé; c'est cependant ce doux nom de patrie qui me charme toujours. Adieu. Je vous prie d'excuser l'incorrection latine de cette lettre. L'enfant à qui je suis forcé de la dicter ne sait pas le latin, et je lui épelle chaque syllabe pour que vous puissiez lire dans mon âme. »

XIX

Sa dernière épouse, Élisabeth Minshal, et ses trois filles se relevaient auprès du poëte pour écrire, relire et corriger les chants de son poëme à mesure que son génie les lui inspirait. Il méditait ses vers dans la nuit et les dictait au lever du jour, avant que le bruit de la ville réveillée dans les rues vînt rappeler sa pensée aux choses terrestres. En entendant le bruit de la plume de ses filles sur le papier, il lui semblait dicter le testament quotidien de son génie, et déposer dans un lieu sûr le trésor qu'il avait porté jusque-

là dans sa pensée. Le reste du jour, il se faisait lire les poëtes, la Bible, les histoires, ou il se faisait conduire par une de ses filles dans les campagnes solitaires des environs de la ville, pour respirer l'air pur et pour sentir au moins sur ses paupières les rayons de ce soleil qu'il ne voyait plus que par sa chaleur.

XX

C'est au pied d'un chêne exposé au midi, sur la colline d'Hampstead, que Milton dicta un jour cette pathétique apostrophe à la lumière, début de son troisième chant, admirablement imité par Voltaire et par Dellile. On y sent la passion d'un bien à jamais perdu. Le regret y double la mémoire de la jouissance.

« Salut, lumière sacrée, fille du firmament, première née du Créateur ou coéternelle à Dieu ! Est-ce t'offenser, ô lumière ! que de t'appeler de ce nom ? N'est-il pas lui-même lumière ?

et n'a-t-il pas habité de toute éternité dans l'inaccessible clarté émanée de lui? Qui dira d'où tu découles? Avant le soleil, avant les cieux, tu étais, et, à la voix de Dieu, tu revêtis comme d'un manteau le monde éclos des eaux ténébreuses...

» Lorsque dans mon vol (c'est Satan qui parle) j'étais porté à travers les ténèbres extérieures, j'ai chanté, avec des accords différents de ceux de la lyre d'Orphée, le chaos et l'éternelle nuit! Une inspiration céleste, sous le nom de Muse, m'apprit à ne pas me précipiter dans les sombres profondeurs de l'abîme et à remonter; maintenant je me rapproche de nouveau de toi, et je sens ta lampe vitale et créatrice sur mes yeux!...

» Mais toi, ô lumière! tu ne redescends pas visiter ces yeux désormais sans aurore, qui roulent en vain dans leurs orbites, sans

rencontrer tes doux rayons, tant un sombre voile les obscurcit !

» Cependant je ne cesse pas d'errer dans les campagnes fréquentées des Muses, claires fontaines, bocages pleins d'ombre, collines dorées par le soleil ! Je n'oublie pas ces deux poëtes, hélas ! semblables à moi en infortune (et puissé-je aussi être semblable à eux en gloire !), Thamyris et l'aveugle Homère !...

» Alors je m'abreuve des images qui se revêtent d'elle-mêmes de mètres harmonieux, comme l'oiseau qui veille sous les feuilles chante dans l'obscurité !

» Ainsi, avec l'année et l'année, reviennent les saisons et les saisons. Mais pour moi ne revient jamais le jour ! Je ne vois plus les blancs crépuscules du matin, ni les crépuscules dorés du soir, ni les herbes fleuries du printemps, ni les roses de l'été, ni les ani-

maux dans les pâturages, ni le visage divin de l'homme. Le livre universel, où toutes les œuvres de la création sont écrites et effacées pour moi, n'est plus à mes regards qu'une page blanche! Le sens par où pénètrent dans l'homme toute science et toute sagesse m'est à jamais retranché.

» Luis donc d'autant plus intérieurement en moi, ô céleste clarté perdue pour mes sens! Pénètre de tes rayons toutes les puissances de mon esprit! Rends des yeux à mon âme, afin que je puisse voir et redire les choses invisibles à l'œil des mortels! »

XXI

Cette invocation à la lumière est une des plus belles pages du poëme, parce que là le poëte est plus l'homme, et parce qu'au lieu d'imaginer, il sent.

Tout ce qui a lu connaît le poëme. C'est le récit de la Bible mêlée de fables, d'aventures et de longs discours. A l'exception de l'invocation que nous venons de reproduire, de quelques descriptions de l'Éden, et des amours d'Adam et d'Ève dans le Paradis, le livre n'est immortel que par le style. Une fastidieuse théologie, moitié biblique, moitié imaginaire, alourdit le vol du poëte et lasse le

lecteur. Dieu et le Fils de Dieu y parlent en hommes et non en divinités. Ils ont des amis et des ennemis dans leurs créatures; des factions s'agitent dans le Ciel et dans les Enfers pour détrôner l'*Incréé*. Les Anges et les Démons se livrent des combats dans l'espace avec des armes mécaniques et se tuent sans mourir, pour se disputer la possession d'un insecte, appelé l'homme, sur un grain de poussière perdu dans le chaos, appelé le globe de la terre. On discute dans le conseil de Dieu comme dans le parlement. Il y a des orateurs du Gouvernement céleste et des tribuns du peuple infernal qui demandent la tête du Très-Haut, comme Milton celle de Charles Ier. Tout cela, malgré le génie de Milton, est vide de philosophie et plein d'ennui. C'est le rêve d'un puritain endormi sur les premières pages de sa Bible.

La versification seule rachète l'inanité de la fable. Elle rappelle, à la rime près, Homère, Virgile, Racine. Mais Milton, malgré sa renommée posthume de premier poëte épique anglais, y reste à une incommensurable distance de Shakspeare, qui ne rappelle personne, mais qui traduit la nature au lieu de traduire des légendes sacrées. Cependant Shakspeare était né et étai tmort quand parut Milton, et l'Angleterre ingrate ne se doutait pas encore qu'elle possédait en lui le poëte suprême et universel.

Milton quoique bien inférieur devait prendre, pendant de longues années, le pas dans la gloire sur Shakspeare. Pourquoi? A cause du sujet de son poëme. L'Angleterre était théologique et biblique. L'homme qui avait versifié Jéhovah et la Bible devait lui apparaître comme un poëte en quelque sorte sacré.

C'est ce qui arriva, mais longtemps après que Milton ne pouvait plus jouir de sa gloire. Son nom et son impopularité avait nui à l'explosion de son poëme. Le régicide déteignait de plus en plus sur le poëte.

XXII

L'ouvrage terminé et copié par ses filles son seul public, il le porta au censeur royal chargé d'en permettre l'impression. Un libraire nommé Symons, en donna cinq livre sterling au vieillard. Le poëte les donna à sa femme et à ses filles pour entretenir le pauvre ménage et pour récompenser, autant qu'il était en lui, les peines qu'elles s'étaient données en écrivant sous sa dictée ou en recopiant le chef-d'œuvre. Il ne paraît pas qu'aucune plainte contre la modicité du prix se soit élevée alors de l'âme ou de la maison de

l'aveugle. Il avait chanté pour Dieu et pour la gloire. Ce morceau de pain tombé de la main d'un libraire et ajouté au pain de tous les jours fut une douceur domestique qui réjouit le foyer de Milton.

Depuis, les éditions du *Paradis perdu* en Angleterre et dans toute l'Europe ont produit plus de millions qu'il n'y avait d'oboles dans les cinq livres sterling du libraire Symons.

XXIII

Selon les uns, le poëme resta dix ans enseveli dans la boutique de l'imprimeur sans être ni mentionné ni lu. Selon les autres, il obtint une renommée circonscrite, mais rapide, et fit luire un crépuscule de gloire sur les dernières années du poëte. On ne put lire sans un éblouissement d'admiration les scènes amoureuses et pathétiques de l'apparition d'Ève à Adam, et d'Adam à Ève dans le jardin de l'innocence; on ne put lire sans un frisson de chaste volupté les dialogues à la fois purs et passionnés entre les deux premiers amants

de la race humaine. Les historiens qui accusent Milton de n'avoir jamais aimé les femmes que comme les servantes de l'homme, calomnient sa nature. Il n'y a qu'un cœur fécond en enthousiasme pour la beauté, en respect et en tendresse pour la femme, qui ait pu rêver et chanter de pareils vers.

« Adam, dit-il dans des vers aussi harmonieux que les teintes fugitives du matin, Adam, qui cherche sa compagne et qui la croit déjà errante parmi les bocages d'Énp,ə les pieds dans la rosée, s'étonne de la trouver encore endormie, les tresses de ses cheveux dénouées et les joues rougies comme par les agitations d'un songe pénible. Il se soulève pour la contempler, à demi appuyé sur le coude; amoureusement incliné sur elle, il contemple, avec des regards enivrés de ses perfections, la beauté qui dans la veille et le

sommeil éclate de grâces différentes, mais égales.

» Alors, d'une voix presque inarticulée, comme quand le léger zéphyr du matin souffle en balançant les tiges des fleurs, il touche doucement de la main la main d'Ève et lui murmure ces mots :

» — Éveille-toi, ma belle entre toutes les choses belles, mon épouse, mon dernier don du ciel, trouvé, par mes yeux et par mon cœur, supérieur à tous les autres dons, mon ivresse toujours épuisée et toujours nouvelle !

» Éveille-toi ! le matin resplendit, et la campagne, humide de fraîcheur nocturne, nous convie. Nous perdons la fleur du jour, le moment d'admirer comment respirent nos plantes favorites, qui aussi s'éveillent; comment le bois d'orangers ouvre et sème ses calices, d'où découle la myrrhe; comment le roseau par-

fumé distille son miel ; comment la nature compose et fond ses nuances sur les fleurs, et comment l'abeille bourdonnante se pose sur le bord des calices pour y pomper son nectar liquide ! »

Ce chuchotement des lèvres de son époux réveilla Ève ; elle leva sur Adam un regard où se lisait un reste d'effroi, et, l'enlaçant dans ses bras, elle lui dit :

— « O toi ! le seul être en qui mes pensées trouvent tout repos, toute gloire, toute perfection, que j'ai de joie de revoir ton visage quand revient l'aurore ! Cette nuit je rêvais !... »

Elle lui raconte l'apparition en songe et les séductions du serpent tentateur.

« Ainsi, reprend le poëte, Ève raconta sa nuit et ainsi Adam lui répondit :

» — Image la plus accomplie et moitié la plus

chère de moi-même, aucun mal ne peut résider en toi, la plus pure des créatures! Ne sois pas triste, ne couvre pas de ce nuage tes yeux ordinairement plus sereins que le sourire de l'aube à son réveil ne l'est à la terre! Levons-nous d'ici pour aller errer parmi les bocages, les fontaines, les herbes fleuries qui entr'ouvrent à présent leur sein plein de parfums, renfermés la nuit et répandus le matin, pour embaumer tes pieds et encenser tes cheveux! »

Sa belle épouse se rassérénait à ces douces paroles. Mais, quoique déjà consolée, elle laissait pleuvoir silencieusement, et sans les sentir, de ses paupières une douce larme. Elle l'essuya avec ses cheveux sur sa joue; deux autres larmes surgissaient cependant déjà de leur source de cristal. Adam les cueillit dans un baiser avant leur chute.

Les deux époux se lèvent, s'égarent dans

les bocages, et, ravis d'un pieux enthousiasme pour le créateur de ces merveilles, chantent la prière qui n'était alors qu'une exclamation d'admiration, de reconnaissance et de félicité.

« Déjà, reprend dans un autre chant le poëte épique du premier amour, déjà la lumière éthérée commençait à entre-luire sur le jardin parmi les fleurs trempées qui exhalaient leur encens matinal, au moment où toutes les choses respirantes ou aspirantes sur le grand autel de la terre élèvent vers le Créateur des louanges muettes et les parfums des vies qu'il a créées. Le couple humain sortit de sa tente de verdure, et donna, dans son adoration, la parole aux choses sans voix. Ève, la première parla alors à son mari :

« — Va, lui dit-elle, où ton inclination t'entraîne, soit pour enlacer les rameaux souples du chèvrefeuille autour des arbustes qui l'é-

lèvent avec eux vers le ciel, soit pour aider ces lianes grimpantes à monter au sommet des grands arbres, tandis que moi, là-bas, dans ce parterre confus de roses entremêlées de myrtes, je trouverai, jusqu'au milieu du jour, des grâces à ajouter par mes soins aux grâces de la terre; car, lorsque nous travaillons trop près l'un de l'autre dans ce jardin de délices, faut-il s'étonner qu'étant si rapprochés, les regards et les sourires s'échangent entre toi et moi, et qu'un dialogue imprévu s'établisse entre nous, nous interrompe, et nous fasse perdre le reste du jour avant d'avoir rien fait pour mériter notre festin du soir?

» — Notre maître, répond Adam, ne nous a pas si obligatoirement inspiré le travail, qu'il nous soit interdit de nous délasser quand nous en sentons le désir, soit par l'entretien, cette nourriture de l'esprit, soit par ces doux échan-

ges de regards et de sourires, car les sourires, refusés à la brute, sont l'aiguillon de l'amour. Mais si un trop long entretien te lasse, je pourrai quelquefois me résoudre à un court éloignement, car un court éloignement précipite un plus doux retour !

» Mais j'ai peur qu'il ne t'arrive quelque mal quand tu seras sevrée de ma présence ! Ne pense pas que l'appui d'un autre soit superflu. Ton regard me communique toutes les vertus; sous tes yeux je me sens plus sage, plus fort, plus confiant.

» Ève résiste et veut suivre son caprice; elle retire doucement sa main de celle de son époux, et, comme une nymphe légère, elle vole vers les bocages. Adam ravi la suivait d'un regard d'amour; mais il désirait cependant qu'elle fût restée près de lui... »

XXIV

Sous de tels accents, on ne peut douter qu'il n'y eût un cœur ardent et tendre pour la femme dans la poitrine de Milton. Ce sont les plus beaux et peut-être les seuls véritablement sympathiques de son poëme. Le reste est imaginaire, fanatique et froid comme la théologie. On ne construit pas une épopée avec des machines poétiques, mais avec des sentiments. Le tort du *Paradis perdu,* c'est d'être une Bible en vers et non un drame humain, excepté dans ce que nous venons citer.

M. de Chateaubriand, qui a traduit Milton, a placé le *Paradis perdu* au niveau d'Homère et des épopées primitives de l'Inde, de la Grèce, de Rome. L'illustre traducteur voulait démontrer par l'exemple ce qu'il avait établi dans le *Génie du christianisme,* sa plus belle œuvre, que la religion chrétienne était la plus pathétique et la plus sublime des poésies. C'était le paradoxe d'une réaction qui dépassait la vérité. Le christianisme est la philosophie de la douleur, c'est là sa beauté ; elle sèvre rudement l'homme de tous les songes ; elle lui présente sans cesse la triste image de sa déchéance, de sa misère et de sa rédemption par la pénitence. Ses dogmes gémissent et ne chantent pas ; sa morale proscrit toutes les voluptés, même celles de l'imagination. Un drame est une profanation, une image même est presque un crime aux yeux d'une

religion toute spiritualiste, qui abat les sens pour faire triompher l'esprit. Il n'y a pas de poëtes à son berceau, il n'y a que des apôtres, des croyants et des martyrs. Le génie du christianisme, c'est l'austérité; le génie de la poésie, c'est la fiction. Ces deux génies antipathiques ne se marient jamais sans se dénaturer l'un par l'autre.

Les poëtes épiques chrétiens ne sont poëtes que quand ils se font païens par des fictions posthumes, comme Camoëns, Dante, Tasse, Milton, en faisant du ciel métaphysique des chrétiens un olympe homérique, ou en descendant aux enfers sur les pas de Virgile. Mais ces fictions jurent avec la théogonie chrétienne. L'Olympe du christianisme, au lieu de ces dieux et de ces déesses, de ces amours et de ces grâces, personnifiant divinement toutes les passions humaines, n'a

qu'un calvaire et un instrument de supplice, où les gouttes de sang d'un divin martyr lavent les souillures de la terre.

Klopstock seul, l'épique Allemand, a tenté de poétiser la majesté tragique de ce drame dans sa *Messiade;* mais la *Messiade* n'est pas un poëme, ce n'est qu'un sanglot de l'humanité aux pieds de la croix d'un rédempteur.

Milton n'a pas échappé, dans le *Paradis perdu,* à cette gravité poétique du dogme chrétien. Il a fait de la métaphysique en vers au lieu de poésie dans ses chants. Il n'a été poëte que dans les pages où il a célébré l'amour du premier homme pour la première femme, parce qu'alors il n'inventait pas : il se souvenait, il ne cherchait pas son inspiration dans sa théologie, il la trouvait dans son cœur. Aussi ces pages resteront-elles à jamais dans la mémoire des hommes.

XXV

Le peu de succès du *Paradis perdu,* au moment de sa publication, ne découragea pas le poëte; la tristesse domestique était la misère chaque fois que le pain manquait à la maison. Sa femme et ses filles le conjuraient de chanter ou d'écrire pour tirer de ses pages quelque minime salaire nécessaire à l'entretien de la pauvre famille. C'est ainsi qu'il composa, comme son modèle, l'aveugle Homère, les derniers vers et les plus belles de ses œuvres.

La vieillesse semblait donner un accent plus pathétique à sa voix. Son âme était

comme ces instruments à corde qui ont peu de son quand ils sortent des mains de l'ouvrier, mais que la vétusté du bois rend plus sonores, et dont ce qu'on appelle l'*âme* gémit plus mélodieusement dans le bois presque vermoulu de l'instrument. On raconte même que les jeunes filles de Milton, quand elles avaient besoin d'un vêtement ou d'une modeste parure convenable à leur médiocrité, dérobaient dans les papiers du vieillard et à son insu quelques manuscrits dont des libraires faméliques leur donnaient une ou deux guinées pour se parer ou pour nourrir leur père. Elles vendaient ainsi un à un tous les livres de sa bibliothèque, désormais inutiles, pour adoucir ses dernières années.

Sa femme, l'Ève sans crime de ce pauvre Éden domestique, dont il avait célébré la grâce, l'amour et la fidélité, sous le nom de

la première épouse de l'homme, fut un modèle de dévouement au vieillard et de patience dans ses adversités. Elle se glorifiait de souffrir pour lui et avec lui. On ne sait quel pressentiment lui disait dans le cœur que cet aveugle, à demi proscrit et presque oublié de ses contemporains, portait en lui quelque vertu divine qui se répandrait sur sa mémoire et qui sanctifierait pour l'avenir tout ce qui aurait porté son nom et partagé ses misères. L'infirmité même de son mari lui était chère. Elle se réjouissait d'être les yeux, les mains, les pieds de cet homme qui l'avait tant aimée dans sa jeunesse et qui ne communiquait plus que par elle avec le monde.

Les derniers amis et les voisins de Milton admiraient cette femme, encore jeune et belle, qui mettait toutes ses complaisances dans cet aveugle, et qui s'attachait d'autant plus à lui

que la vieillesse, la proscription et l'indigence l'exilaient davantage du commerce et même de la pitié du monde. La Providence a ainsi dans les femmes ses mystères de miséricorde, qui compensent par des consolations saintes et secrètes les abandons apparents du siècle. Milton retrouvait dans sa cécité et dans sa misère quelques-uns des entretiens les plus pathétiques qu'il avait rêvés dans son Éden, entre l'homme proscrit et la femme fidèle, aux portes du paradis fermé. Il composait, en prose et en vers, des prières que sa femme et ses filles récitaient en chantant, les jours de fête, dans sa chambre ou dans le jardin. L'imagination et la piété, qui sont les deux éternelles jeunesses de l'homme, ne lui laissaient rien de la morosité du vieillard. Il était grave et point triste, semblable à Bernardin de Saint-Pierre, ce Théocrite français, l'au-

teur, jeune à quatre-vingts ans, de *Paul et Virginie.* Milton conservait sous ses cheveux blancs cette beauté du visage qui est la seconde fleur de la vie, plus durable que celle de la jeunesse. Son front était sans rides, son teint coloré, sa bouche grave et souriante; ses yeux, quoique éteints, étaient azurés et profonds, comme si la lumière qui les pénétrait à la surface les avait éclairés jusqu'à l'âme; sa voix était cadencée et mélodieuse comme un chant. Il aimait à marcher beaucoup dans la saison du soleil et des fleurs; quand il se fiait au bras de sa femme ou d'une de ses filles, il marchait droit et ferme dans les sentiers des collines voisines de Londres, écoutant avec délices tous les bruits de la campagne et surtout le chant des oiseaux. Seulement, lorsque ses vieux amis du temps de Cromwell l'entretenaient de leurs an-

ciennes passions politiques et que le nom de Charles Ier revenait dans la conversation, on croyait voir passer un nuage sur sa belle physionomie. Toujours républicain, il déplorait l'évanouissement de son rêve, que l'inconsistance du peuple anglais d'alors et la trahison de l'armée avaient rendu si court; mais il regrettait surtout d'avoir donné le sang d'un roi malheureux et innocent à ce beau rêve. Ce remords, le seul de sa vie, empoisonnait tout pour lui dans le passé, même sa noble aspiration à la république.

Heureuses les théories qui s'évanouissent ou qui s'ajournent sans laisser une trace de sang sur la main! Milton n'eut pas ce bonheur : parmi tous les songes de sa belle vieillesse, il y avait une tête coupée qui saignait du haut d'un échafaud sur les têtes de deux enfants. Le rude et soldatesque Cromwell

avait bien avoué ce remords à sa famille en mourant; comment le pieux et pathétique poëte de la république ne l'aurait-il pas avoué à ses enfants? Tout dans ses derniers ouvrages indique cette tristesse et ce repentir. S'il ne le confessa pas publiquement alors, c'est que Charles II régnait, et que ce repentir, honorable à avouer devant Dieu, aurait paru à Milton un lâche désaveu et une vile supplication devant les hommes.

XXVI

On a peu de détails sur ses derniers moments ; on sait seulement qu'il s'éteignit lentement dans ces loisirs qui sont le crépuscule insensible des longues vies, dernier bienfait du ciel pour ses favoris, et qui leur ménagent doucement la transition entre la vie et la mort.

Le dernier ami qui le visita avant sa fin raconte qu'il habitait une petite maison retirée et silencieuse, à l'extrémité d'un faubourg de Londres, près des prairies qui se confondent avec la ville. Les degrés de l'escalier qui conduisait à sa chambre étaient recouverts d'un

vieux tapis, pour que le bruit des pas de ceux qui montaient et descendaient ne troublât pas ses rares sommeils. L'ami trouva Milton vêtu d'un manteau court et de couleur sombre, assis près de la fenêtre, les coudes appuyés sur le bras d'un siége de bois. Il n'avait plus que peu de soleils à compter ainsi sur la terre. Il s'éteignit sans douleur et sans agonie dans la nuit du 16 novembre 1674.

Il fut enseveli, par les soins de sa femme et de ses filles, à côté de la tombe de son père, dans la petite église de Saint-Gilles. La crainte de dire trop ou trop peu dans l'épitaphe d'un ennemi des Stuarts régnants empêcha de rien inscrire sur sa pierre, même son nom. Cette pierre anonyme ne conserva sa notoriété que par tradition de la paroisse, parce que sa femme et ses filles venaient souvent s'y agenouiller Celle du Tasse, à Saint-Onuphre,

porta du moins son nom ; mais le chantre de Clorinde ne laissait que des larmes, de l'amour et point de ressentiments politiques après lui. Il n'avait été qu'amant et poëte, Milton avait été de plus homme d'État. Il portait la peine de son double génie.

XXVII

La veuve de Milton languit dans l'obscurité et dans l'indigence, et mourut d'isolement peu d'années après lui. Les filles épousèrent de pauvres artisans du faubourg qu'elles avaient habité avec leur père.

Deux de ces artisans étaient tisserands. Les filles de Milton tissèrent la toile avec leurs maris. Trente ans après sa mort, quand le *Paradis perdu*, longtemps inconnu fut devenu célèbre ; quand ses compatriotes, par une de ces vicissitudes qui exhument les livres comme les hommes, eurent exhumé le poëme de

Milton et couronné le poëte, comme Inès de Portugal après sa mort, quelques curieux de gloire recherchèrent dans leur obscurité les descendants du grand homme. Déborah, sa fille chérie, vivait encore dans la maison du tisserand de Spitfields, qui l'avait épousée. On lui présenta un portrait couronné de lauriers :

« O mon père ! ô mon cher père ! s'écria-t-elle en le reconnaissant et en l'embrassant, que ne peux-tu sortir du tombeau pour voir ta gloire tardive rejaillir sur le visage de ton enfant chérie ! »

Addison, le célèbre critique anglais, qui était en même temps ministre de la reine, obtint de cette princesse une gratification de cinquante guinées pour la pauvre Déborah.

Le grand poëte lyrique de l'Angleterre, Dryden, ayant lu le *Paradis perdu*, s'écria :

« La mémoire de cet homme nous effacera tous! »

Dryden se trompait par enthousiasme. Il y avait plus d'engouement et de patriotisme que de vérité dans l'opinion qui exalta Milton au-dessus de tous les poëtes de la Grande-Bretagne, terre de poésie. Les Anglais étaient fiers de voir un poëme épique, forme de poésie qui paraissait alors le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Les Français se firent plus tard la même illusion sur la *Henriade*. La *Henriade* est morte, le *Paradis perdu* vit encore et mérite de vivre par quelques-unes de ses pages. Mais Milton devait baisser et Shakspeare grandir de siècle en siècle dans la postérité, parce que Milton était un imitateur et que Shakspeare était un créateur. Une scène de *Roméo* et *Juliette* révèle plus d'âme et contient plus de larmes que tout le *Paradis*

perdu. Le Tasse avait chanté le dernier des poëmes épiques. L'épopée, sorte d'apothéose ou récit des héros historiques ou des dieux imaginaires, ne sied plus au monde moderne qui cherche ses héros dans l'histoire et son Dieu par la raison. La poésie des grands hommes est dans les événements réels de leur vie; la poésie du ciel est dans la religion; le merveilleux est dans la nature commentée par la science. Les fables, au lieu de grandir les héros, la nature et Dieu, rapetissent tout.

S'il reste une épopée à faire aux poëtes futurs, c'est l'épopée intime du cœur humain. Un vaste poëme qui prendrait l'homme à son berceau, qui le conduirait à la tombe à travers les vicissitudes, tour à tour heureuses ou misérables, de l'existence ordinaire des hommes, qui peindrait la naissance, les âges, la famille, le toit domestique, les tendresses, les délices

du foyer, la religion, les paysages, les professions, les métiers, les rencontres, les séparations, les amours, les obstacles, les déchirements, les joies, les agonies, les résignations, les morts de l'espèce humaine, et qui ferait jaillir de ces scènes vulgaires tous les sentiments, tous les cris, toutes les larmes du cœur humain, un tel poëme, encadré par un pinceau vrai et pathétique dans les magnificences et dans les tristesses de la création matérielle, serait l'épopée du sentiment, le poëme de l'homme, les *Fastes* de l'Ovide de la civilisation moderne. Le poëte qui tenterait de le chanter aux hommes de nos jours n'aurait pas besoin d'autre surnaturel que la création, d'autre merveilleux que l'infini, d'autre fable que la vérité, d'autre lyre que son propre cœur. Celui-là serait lu dans le palais et dans la chaumière, dans le camp et dans l'atelier,

dans l'opulence et dans la misère, jusqu'à ce qu'un nouvel ordre de société eût transformé les conditions humaines, les hommes et les choses, en une autre civilisation inconnue qui créerait à son tour une nouvelle épopée.

Ni Milton ni Voltaire n'ont rien conçu de pareil : voilà pourquoi la *Henriade* est surannée et pourquoi le *Paradis perdu* n'est plus qu'un monument de bibliothèque. La poésie court les rues, et les poëtes vont la chercher dans les nuages. Heureux celui qui la retrouvera où elle est, c'est-a-dire dans la vérité et partout ! Celui-là n'est pas né encore.

XXVIII

Quoi qu'il en soit, le nom de Milton est resté et demeurera mémorable à deux titres dans l'histoire des esprits éminents qui jalonnent les siècles : grand par la poésie, grand par la politique. Quant à sa poésie, nous l'avons caractérisée dans ses citations; elle est souvent imitée, mais le plagiaire dans Milton est digne de l'antiquité qu'il copie. Quant à ses actes, nous les avons réprouvés dans sa glorification du régicide. Mais si sa plume fut un jour cruelle, son caractère civique ne fut du moins jamais bas. Il n'abandonna pas la république

vaincue et martyrisée, quand elle fut trahie par Monk et par la fortune. Il ne fit ni d'ignobles excuses ni de lâches palinodies devant les Stuarts triomphants ; il ne s'enfuit pas comme un coupable effrayé de la peine ou honteux du crime ; il resta courageusement en Angleterre, avec la responsabilité de ses opinions et de ses actes, prêt à donner son sang à la liberté, comme il lui avait malheureusement donné son gage avec la tête de Charles Ier.

Il eut la constance dans la misère, la plus rare des vertus humaines. Il y avait eu du Marius dans les proscriptions sanglantes de la république dont il s'était fait le complice, mais il y eut du Caton d'Utique dans sa persévérance contre la tyrannie, et il y aurait eu du Lucain dans sa mort, si les Stuarts avaient eu soif du sang du poëte anglais, comme le tyran

de Rome avait eu soif du sang du poëte romain. Quelle que soit la cause, les hommes ont fait une vertu par elle-même de la constance; elle semble élever l'homme au-dessus de la fortune, cette banale idole de notre fragile humanité.

Il y eut de plus, dans la vie de Milton, le Bélisaire des poëtes, trois choses qui perpétueront et qui pathétiseront sa mémoire dans l'âme des hommes chez lesquels la pitié attendrit l'admiration : sa vieillesse, son indigence et sa cécité. Homère comme lui aveugle, était conduit de porte en porte pour chanter ses vers, par un enfant loué au prix de quelques oboles, pour le guider dans les rudes sentiers de l'île de Chio. Les enfants qui conduisaient Milton sur les collines de Londres étaient ses propres filles, nées de ses amours avec sa première femme toujours regrettée. La tendresse

filiale et la reconnaissance paternelle ajoutent ainsi une tendresse et une moralité de plus à la vieillesse, à la misère, à l'infirmité du poëte anglais.

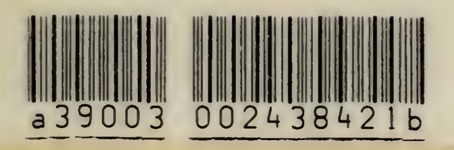
Les meilleurs portraits de Milton le représentent assis au pied d'un chêne, au coucher du soleil, le visage tourné vers ses rayons, dictant ses vers à sa bien-aimée Déborah. Déborah est attentive à la voix de son père ; sa femme, Élisabeth, le regarde comme Ève regardait son époux après la faute et le châtiment ; ses deux plus jeunes filles lui cueillent des fleurs des prés pour lui faire respirer quelques odeurs de l'Éden qui viennent de parfumer ses songes. On pense involontairement à ce que deviendront cette épouse et ces jeunes filles après la mort de ce beau et auguste vieillard, et le poëte, ainsi reproduit, est plus pathétique que le poëme.

Heureux les hommes qui ont ainsi une larme sur leur gloire! Cette gloire alors descend jusqu'au cœur, et c'est dans le cœur seul que le poëte est véritablement immortel.

BOUROTON. — Imprimeries réunies, B, rue Mignon, 2.



IMP. CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMP. CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 23874-6.


a39003 002438421b

